



Guy D'Amours

Les écrivains  
ne viennent  
pas tous du  
pôle Nord

carnets

---

De Courberon

Guy D'Amours

Les écrivains  
ne viennent  
pas tous du  
pôle Nord

carnets

---

De Courberon

**Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.**

Les Éditions De Courberon  
500, rue Principale  
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)  
Canada G0S 1B0  
info@decourberon.com  
Téléphone : 418-609-3458  
www.decourberon.com

Œuvre en couverture :  
*Joyeux Noël*, sans auteur;  
couverture d'une carte postale de 1910.

ISBN 978-2-922930-72-6  
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2016.  
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2016.

© Éditions De Courberon et Guy D'Amours, 2016.

Tous droits réservés pour tous pays.

**SODEC**  
Québec 

Les éditions De Courberon remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

## Du même auteur

*Les mémoires de Merlin*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2001.

*D'un certain point de vue*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2002 [avec des illustrations à l'encre de Chine de Béatrice Leclercq].

*Un réveil agité d'histoires*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2003.

*Les mémoires de Merlin*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2007 [nouvelle édition en format de poche].

*L'Attente*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon (Collection « Murmure »), 2008.

*Tout sauf gris*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2009.

*Les bâtards de Camelot*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2011.

*Propos importuns*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2012.

*Un réveil agité d'histoires*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2013 [nouvelle édition en format de poche].

*Aux femmes de ma vie,  
qui m'ont toujours aimé comme je suis.*

Le plus souvent ne sachant où je suis ni comment  
je voudrais m'étendre avec tous et comme eux  
corps farouche abattu avec des centaines d'autres  
me morfondre pour un sort meilleur en  
marmonnant

Gaston Miron  
*Monologues de l'aliénation délirante*

Rien que nous n'affirmions,  
qui ne doive être un peu contredit.  
Et d'abord par nous-mêmes.

Montherlant  
*Carnets (années 1930 à 1944), carnet XXV*

## AVANT-PROPOS

J'ai passé ma vie à osciller entre deux états d'esprit. Dans l'un, je suis un humaniste qui croit comprendre le monde entier et les individus qui le composent. Je relativise toutes les actions humaines, aussi laides soient-elles, en faisant preuve d'une compassion basée sur le relativisme culturel, le hasard du destin et autres apologies de même acabit.

Mais il m'arrive d'échapper ces lunettes aux verres rosés et de voir le monde bien différemment, c'est-à-dire comme un gigantesque cirque animé par des clowns plus sinistres les uns que les autres : des clowns menteurs qui mentent aux autres et à eux-mêmes, des clowns tristes qui droguent leur mal-être de toutes les façons imaginables, des clowns joyeux qui voient le noir en blanc, des clowns à succès qui oublient trop facilement la part de hasard qui leur a donné ce beau nez rouge, des clowns à échecs qui passent leur existence à mettre leur manque sur le dos d'autres clowns, des clowns tueurs armés jusqu'aux dents, des clowns assassins en complet-veston, des clowns intelligents qui le savent trop, des clowns stupides qui l'ignorent. La liste pourrait s'allonger indéfiniment, car chaque clown est différent, mais avec la caractéristique commune qu'il ignore qu'il est un clown. Je sais que j'ai aussi à

mes heures des cheveux jaunes et un nez rouge.

J'écris en général quand je suis dans ce second état d'esprit, quand j'assiste impuissant à la farce du monde jouée inlassablement par les clowns qui y vivent. La raison en est fort simple : lorsque je suis dans le premier état d'esprit, je ne ressens pratiquement pas le besoin d'écrire, du moins pas compulsivement comme lorsque je me retrouve sous le chapiteau.

Voir le monde comme un cirque n'est pas toujours gai et c'est pourquoi l'écriture m'a sauvé. De quoi ? En servant d'exutoire à un cerveau hyperactif qui aurait fini par entrer en combustion sans elle, sans doute de la folie. Peut-être aussi du suicide, option ultime devant cette tempête intérieure qui a toujours trouvé chez moi un soulagement dans l'expression littéraire; une sortie de secours temporaire qui évite de prendre celle à sens unique et permanente. Écrire m'aura aussi protégé contre un encrassement dans le monde adulte et sa routine abrutissante, m'évitant de devenir prisonnier dans mes pensées les plus profondes des idéologies dominantes et de muter définitivement en fonctionnaire du système.

J'écris donc pour survivre au cirque et à moi-même. Quand bien même cela serait inutile, quand bien même cela serait plus fort que moi. Pour convaincre ? Sans doute un peu, même si je sais qu'un jeune con devient un vieux con et que l'air du temps est à la phrase-choc rédigée

entre une exploration de la toile et un ego portrait joyeux.

Néanmoins, je pense que certains aiment encore réfléchir sur le monde autrement qu'en naviguant sur Internet. Je crois aussi qu'il reste des lecteurs qui savent faire la différence entre une opinion et une pensée, entre une tirade inculte et une quête de sens, entre une proposition mercantile et un raisonnement libre, entre les arguments d'un journaliste à gages et les propos d'un franc-tireur. J'ai la conviction enfin que la réflexion, l'observation et la connaissance, qui sont d'ailleurs intrinsèquement liées, sont utiles non seulement parce qu'elles permettent d'avoir un point de vue plus achevé sur le monde, mais aussi parce qu'elles sont des armes puissantes pour résister aux dominants.

On trouvera donc dans ce qui suit des phrases abruptes, des anecdotes truculentes, des propos importuns, des pensées achevées en sentence et des idées provocantes. On y verra aussi, je l'espère, l'humour et la raillerie qui se dissimulent parfois sous un cynisme et une ironie qui me sont naturels. Enfin, je souhaite qu'on y distingue une parole libre, des réflexions affranchies, des exhortations à penser par soi-même et, surtout, un éloge du combat qui doit être mené contre ceux qui aiment les gens à genoux. Mais plus que tout, j'aspire à ce qu'on y discerne ma totale souveraineté d'écrivain. Je ne fais partie d'aucune coterie,

je ne suis à gage d'aucun patron, je ne suis tributaire d'aucune école de pensée et n'ai donc pas de censeur dessus mon épaule. Je suis fier de le dire, car c'est chose bien rare de nos jours.

*Apagogies, gloses, anathèmes, diatribes,  
inductions, apophtegmes, considérations  
et autres épluchages souverains.*

IL M'ARRIVE PARFOIS, lors de conversations entre amis, de parler de bonne ou mauvaise littérature, de bons ou mauvais livres. Chaque fois, je sens mes interlocuteurs se tendre légèrement ou se crispier carrément. C'est un signe de notre temps que tout soit égal, de même valeur et que chacun ait son opinion personnelle qui, dit-on, vaut autant que celle des grands penseurs des derniers siècles, quand bien même on n'aurait jamais ouvert un livre de sa vie. Tout se vaut, aujourd'hui, et c'est pour cela sans doute que beaucoup ne vaut pas grand-chose. Et pourtant, on ne se cabrerait pas autant si je disais qu'une pou-tine n'a pas les qualités d'un *osso buco* ou qu'une bouteille d'*Oiseau bleu* n'est pas comparable à un *Château Lafite*. De même, on ne sourcillerait pas si j'affirmais que *The Shawshank Redemption* est de loin supérieur au dernier film de poursuites de voitures ou qu'un seul long métrage de Woody Allen vaut mille septièmes suites d'un film d'horreur à succès. Enfin, si j'avançais qu'une affiche publicitaire, fût-elle de Benetton, est ridicule en comparaison des *Trois grâces* de Rubens, personne ne réagirait. Cela est sans doute dû à ce qu'à peu près tout le monde est capable d'écrire, c'est-à-dire de formuler quelques lignes, ne serait-ce que pour aviser ses amis virtuels d'une banalité du quotidien. Bien entendu, c'est une erreur, car si à peu près tout le monde *peut* écrire, très peu de gens *savent* écrire. Et savoir écrire, c'est le

cœur même de la bonne littérature, l'âme indispensable d'un bon livre.

CE PASSAGE DU *Paludes* de Gide me touche profondément : « Hubert n'a rien compris à *Paludes*; il ne peut se persuader qu'un auteur n'écrive pas pour distraire, dès qu'il n'écrit plus pour renseigner ». On digère mal, en effet, que les artistes ne soient pas des amuseurs publics quand ils ne sont pas professeurs.

J'AI DIT UN jour à mes enfants que durant toute leur existence jamais personne ne se soucierait autant de leur bonheur que moi. Ma mère aurait pu me dire la même chose. Après presque un demi-siècle de vie et des milliers de gens rencontrés, je sais qu'elle aurait eu raison de le faire.

QUAND JE PORTE mon regard sur le monde, je le fais sur l'ensemble. Cibler un individu ne m'intéresse guère. Il y a certes quelques personnages publics que je vise au passage, mais ce ne sont là que des réactions à vif qui m'éloignent de la vision globale que j'essaye d'entretenir. Si j'apprécie

peu l'arrogant, le sans-cœur, le parvenu, l'injuste, l'inculte volontaire ou celui qui ne parle qu'en terme d'argent, je déteste les clans d'imbéciles, les hordes de petits maîtres, les coteries de larbins, les meutes de bienpensants, les tribus de bigots, les unions de crétins et les orchestres de grands parleurs. L'homme seul aura toujours une excuse à mes yeux, mais le groupe n'en a pas. D'un point de vue polémique, je serais moins Guillaume Tell que le pilote de l'*Enola Gay*.

ON FIXE CES écrans où les pixels s'agitent indéfiniment. Ce n'est ni la beauté, ni l'art, ni la passion, ni la vie même qu'on croit y trouver; nous ne sommes pas dupes, nous sommes conscients que ces choses n'y sont pas. En fait, nous ne savons pas précisément ce que nous y cherchons, mais nous continuons néanmoins à faire défiler les images en glissant notre doigt sur le rectangle froid et lumineux dans l'espérance que quelque chose d'intéressant surgisse, ce qui n'arrive que très rarement, voire jamais. Toute la dépendance à ces jouets électroniques vient de là, de ce faux espoir pourtant promis qu'il y a quelque chose d'important ou de vivant qui s'y cache et qu'on finira par trouver. C'est un conditionnement inversé, comme celui de ces chevaux à qui l'on administre un choc chaque fois qu'ils avancent la

tête vers leur auge. Les bêtes finissent par rester immobiles devant leur nourriture, car une fois conditionnées, les chocs ont beau cesser, elles ne peuvent plus être déconditionnées, assurées, les pauvres, de recevoir une décharge à laquelle elles s'attendent. Tous les animaux qu'on a ainsi traumatisés meurent de faim plutôt que de risquer une décharge qui dans les faits n'existe plus. De même devant l'écran, on ne peut se déconditionner à ce que nous nous attendons de recevoir : un peu de vie en pulsion binaire, un peu d'amour électronique, un peu de bonheur cathodique. C'est pourquoi nous sommes de plus en plus nombreux à mourir de faim, d'autre façon certes, mais tout aussi malsaine.

DE TOUT TEMPS, artistes, philosophes et intellectuels du monde entier ont pris la parole pour critiquer la société et ses choix. Socrate passait le plus clair de son temps à analyser les politiques athéniennes et à en critiquer les absurdités, ce qui l'a conduit où l'on sait. Nietzsche décriait l'Allemagne de son époque et, contrairement à une certaine idée reçue, il a féroce­ment dénoncé l'antisémitisme de son temps, pré­misse du nazisme. J'aime bien d'ailleurs, lorsqu'une conversation glisse lentement sur le supposé antisémitisme nietzschéen, mentionner cette phrase tirée de son œuvre : « Il

n'est vraiment pas en Allemagne de clique plus effrontée et plus stupide que ces antisémites. Cette racaille ose avoir dans la bouche le nom Zarathoustra. Dégoût ! Dégoût ! Dégoût ! ». Et comment passer sous silence Émile Zola qui, en janvier 1898, alors au sommet de sa gloire d'écrivain, publie dans un journal son célèbre *J'accuse*, dans lequel il se porte à la défense d'Alfred Dreyfus, militaire condamné à tort par les autorités.

En fait, on pourrait écrire un livre complet sur les propos critiques d'artistes, philosophes ou intellectuels. Et cet état de fait s'explique : créer, c'est réfléchir. De nos jours, il semble toutefois que cette prérogative historique soit contestée et vertement dénoncée. Une certaine faune refuse carrément le droit aux intellectuels de prendre la parole tandis que du bas de leur tribune radiophonique quelques salariés à gage dispensent inlassablement leurs douteuses opinions. Ils accusent les artistes de se prononcer sur des causes qu'ils ne connaissent pas quand ils passent leurs longues matinées à donner leur avis sur tous les sujets imaginables, qu'ils ne connaissent pas. Ailleurs, cachés derrière l'anonymat du web, des commentateurs-perroquets qui écrivent au son ce qu'ils croient être des pensées, mais qui ne sont en fait que des opinions. Dans ce maelström d'avis prêts en cinq minutes, on finit par s'ennuyer d'une époque pas si lointaine où l'on avait encore l'occasion

d'entendre un peu partout des réflexions au long souffle tenues par des intellectuels respectés pour leur capacité à élaborer une pensée qui dépasse celle du *un plus un égale deux*.

Cela me fait penser à une conférence où le sociologue Pierre Bourdieu s'était fait lancer : « Bourdieu n'est pas Dieu ». Bien sûr que non, et il avait acquiescé en riant. Mais il s'était aussi permis d'ajouter qu'il avait à dire des choses qui pouvaient possiblement être utiles et que se priver d'un raisonnement étoffé par des années d'études, de recherches et de réflexions parce qu'on méprise les intellectuels n'est pas révolutionnaire, mais simplement stupide.

LES ARTISTES DIGNES de ce nom ne sont pas nécessairement ceux qui vendent, ceux que l'on voit partout, ceux que tout le monde aime ou ceux qui sont subventionnés. La plupart des artistes ne vivent pas comme des rois, n'ont pas de subvention et poursuivent leur art la plupart du temps envers et contre tous. Les artistes célèbres qui occupent tout l'espace médiatique ne sont qu'une infime minorité de tous ceux qui créent. Je connais beaucoup d'artistes et aucun d'eux ne mène un grand train de vie subventionné. Qui-conque en doute n'a qu'à oublier les vedettes un instant pour aller du côté des bars de chansonniers,

des soirées de poésie, des lancements ou des vernissages : une occasion de constater qu'il n'y a pas là de millionnaires, mais des amoureux de l'art, des gens qui sont prêts à tout pour faire ce qui les passionne.

D'AUCUNS NE COMPRENDRONT jamais que les artistes passionnés n'ont pas besoin de permission pour créer. Et comme toute œuvre d'art est une prise de position, l'artiste authentique n'attend jamais d'autorisation pour donner son avis.

J'ADHÈRE INCONDITIONNELLEMENT à la position philosophique selon laquelle on ne décide en réalité que de très peu de choses, voire d'absolument rien. On aime ce que l'on aime et déteste ce que l'on déteste sans avoir aucune prise sur l'un et l'autre. *Quelque chose* en nous aime ou déteste.

Daniel Pennac écrit à juste titre que le verbe « lire » ne supporte pas l'impératif. Il en est de même pour beaucoup d'autres. On peut essayer : « Aime ! » « Crois ! » « Déteste ! » « Passionne-toi ! » « Intéresse-toi ! » Je pense ainsi que la volonté n'est pas, contrairement à ce que les petits-maîtres contemporains se plaisent à répéter, une puissance consciente qui ferait des humains des

électrons libres que l'effort finirait toujours par récompenser. Si on ne peut « aimer de force », on ne choisit pas, de même, d'être ambitieux ou paresseux, fonceur ou timide, intelligent ou bête. Nietzsche le formule ainsi dans *Crépuscule des idoles* : « Personne n'est responsable du fait qu'il existe, qu'il est fait de telle ou telle manière, qu'il est dans telle ou telle condition, dans tel ou tel milieu. On ne peut excepter le caractère fatal de son être du caractère fatal de tout ce qui a été et tout ce qui sera. » De même, André Comte-Sponville demande à juste titre : « Quel enfant désire devenir un salaud ? »

Ainsi, tel prix Nobel avait déjà enfant le potentiel pour recevoir un jour la prestigieuse récompense. De surcroît, il était sans doute naturellement intelligent, ambitieux et travaillant, le tout enveloppé dans un besoin d'amour et d'admiration sans limites. On devient Mozart ou Nietzsche parce qu'on était Wolfgang ou Friedrich.

SI CE N'ÉTAIT de leur colère mal dissimulée, ils seraient presque comiques avec leurs idées en poudre, leur connaissance de tout sur à peu près rien, leurs rêves de banlieusards, leurs peurs cupides, leur éternel aller-retour entre leur salaire haute imposition et leur télévision haute

définition, entre leurs pauses-café et leurs voyages organisés, entre leurs relations de couple tiédies et leurs masseuses bon marché. Heureusement, ils nourrissent mon imaginaire, bien que je n'écrive pas mes livres pour eux, qui ne lisent pas de livres.

J'ÉCRIRAI SANS DOUTE même si je n'étais lu de personne. C'est que, comme le disaient les frères Goncourt, « en art, il y a mille façons d'encourager les fausses vocations, mais aucune de décourager les vraies ».

SI LA MASSE finit quelquefois par répondre aux idées, à la pensée et à la liberté par l'oppression, la coercition ou la barbarie, c'est que les imbéciles ont un avantage où qu'ils se trouvent : ils sont toujours majoritaires.

NOUS VIVONS DANS une société qui jouit sur les signes, le derrière posé sur un sens dont elle n'a rien à faire. Par indifférence, mais surtout par ignorance. C'est l'apothéose du spectaculaire dont Guy Debord avait vu les prémisses, « le mauvais rêve de la société moderne enchaînée,

qui n'exprime finalement que son désir de dormir » (*La société du spectacle*, Buchet/Chastel, 1967).

POUR QUELQUES-UNS, créer est aussi indispensable qu'avoir une marche à suivre pour d'autres.

BOSSUET ÉCRIT AU XVII<sup>e</sup> siècle que « chacun s'est fait à soi-même un tribunal, où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance ». On ne saurait mieux dire aujourd'hui, quand cette prétention d'avoir le droit de croire ce que l'on veut en matière de foi s'est étendue, comme une gale virulente, à l'ensemble des choses de la vie. Mais le problème, et la nuance est subtile, c'est qu'on ne croit jamais ce que l'on *veut*, mais uniquement ce que l'on *peut*.

IL Y A chaque année des millions d'ordonnances d'antidépresseurs. Dans les faits, c'est des millions de fois où un patient entre dans le bureau de son médecin et dit :

- Ça ne va pas. Je ne me sens pas bien.
- Je vais vous prescrire des antidépresseurs.

Ou :

– Je ne me sens pas bien. Ça ne va pas.

– Je vais vous faire une prescription d'antidépresseurs.

Personnellement, ça ne me dérange pas du tout. Au contraire, je comprends très bien qu'on puisse avoir envie de vomir son humanité de temps en temps et j'ai mes propres drogues pour endurer certains volets de la vie qui seraient insupportables à jeun. Quand tout dérape et que la maison est en feu, ce peut être d'excellentes sorties de secours que la poésie, le sexe, l'alcool, les drogues illégales, les loisirs institutionnalisés ou les pilules. Mais dans cette orgie de *Paxil*, *Cipralex*, *Zoloft* et autres *Luvox*, je m'étonne de voir tout ce monde inconditionnellement heureux autour de moi. Des millions d'ordonnances d'antidépresseurs, ça fait tout de même pas mal de gens qui ne se sentent pas bien. Un ami avec qui j'abordais le sujet me dit : « Justement, c'est parce qu'ils en prennent qu'ils sont souriants ». Moi qui pensais que cette félicité leur venait de leur agenda ambitieux, de leur progéniture modèle, de leurs loisirs à la chaîne... Évidemment, je comprends que ce ne soit pas la première chose qu'on ait envie de partager : « En passant, je prends des antidépresseurs depuis six mois ». Mais entre ça et « ma vie est la plus extraordinaire chose qui soit arrivée depuis toujours », il y a une marge, frôlant l'hypocrisie. C'est comme la télévision. Les cotes

d'écoute sont toujours à la hausse, mais personne ne l'écoute. Essayez, vous allez voir :

– Tu écoutes la télé, toi ?

– Moi ? Non, pas vraiment, une fois de temps en temps.

Or, une marche en soirée suffit pour voir que toutes les télévisions sont allumées dans toutes les maisons. C'était vrai quand j'habitais au cœur de la ville, vrai quand j'ai habité en banlieue et c'est encore vrai ici, à la campagne. Mais qui écoute, puisque personne n'écoute ? Le chien, probablement. Pendant que le chat digère ses antidépresseurs.

AFFIRMER, COMME C'EST la mode, qu'on ne fréquentera désormais plus que des gens qui sont tout le temps positifs, c'est promettre qu'on ne côtoiera plus que des menteurs ou qu'on se retirera du monde.

LEUR FANTASME DES États-Unis, du travail, du succès, du nombre million, de la soumission à la vie de labeur, à la vie *comme* labeur. L'intoxication quotidienne ignorée d'eux et le brandissement de leurs opinions couleur de compte de banque comme des armes longue portée. Sans oublier

le ludique pour avaler le tout : *homo festivus* enchaîné sans le savoir. Voir grand, mais d'un petit point de vue, et cela fonctionne, donne des renversements à la Thatcher, des révolutions à la Adam Smith. Et, ironiquement, ce sont eux qui sont perdants à la fin.

JE PRÉFÈRE DE LOIN l'homme triste qui pleure dans mes bras au joyeux qui n'ose pas me regarder dans les yeux.

IL EST COUTUMIER d'entendre çà et là affirmer qu'une œuvre d'art est une production comme une autre et qu'un artiste n'est au fond qu'un vendeur. Tenir de tels propos revient à se parodier en Caius Saugrenus, ce grotesque parvenu qui nous a bien fait rire dans *Obélix et compagnie* : « Toi y en as vouloir des sous, toi y en as faire plus de menhirs ». La raison en est fort simple : un livre, une toile, un opéra ou toute création artistique ne sont pas des menhirs ou des changements d'huile. Sauf mon respect pour les mécaniciens, aucun changement de cardan ne sera jamais *la Comédie humaine* ni une réparation de différentiel *Ainsi parlait Zarathoustra*. Je ne donne pas ces exemples au hasard, Balzac et

Nietzsche ayant connu, comme bien d'autres, la vie créatrice de misère. Aujourd'hui pourtant, ces œuvres sont admirées par le nombre et le fait que ceux qui tiennent les propos que je dénonce ne les connaissent pas ne change rien à l'affaire. Vous conviendrez qu'il est assez facile de juger du talent d'un mécanicien. J'en ai connu de mauvais (ma voiture fonctionnait mal) et d'excellents (ma voiture fonctionnait bien). Avec le principe de l'offre et de la demande, les premiers finissent à juste titre par faire autre chose, car on n'a jamais vu de mécanicien prêt à crever de faim pour continuer à réparer des voitures.

Mais un artiste accepte de vivre dans l'indigence parce qu'il a la certitude de contribuer au monde par ses œuvres et, souvent, parce qu'il ne parvient pas à trouver de gratification suffisante dans une hiérarchie construite uniquement autour de la production de plus-value. La tendance actuelle est de dire : la demande n'est pas là, vends ou crève. Mais il me semble que ce ne soit pas aussi simple, car il est plus difficile de juger de la qualité d'une œuvre d'art que de celle d'un plat *Tupperware*. Les yeux et les oreilles les plus habituées se trompent souvent au premier abord et l'histoire de l'art en est un témoignage continu. Comment ignorer que les artistes finissent parfois par être en demande après plusieurs années de travail dans l'ombre et la misère ? Quant aux artistes inconnus du grand public, qui sait ce que

deviendront leurs œuvres un jour (quand nous serons morts, eux-aussi sans doute, et c'est encore une fois le pari du temps) ? C'est pourquoi beaucoup d'États subventionnent la création artistique, car ils assument que l'art n'est souvent évaluable que dans la durée et que d'un présumé sans talent qui selon certains devrait faire autre chose, le temps fera un Van Gogh. C'est une chance, car quel triste monde que celui où les créateurs ne feraient que ce qui est en demande : ce serait sinistre de n'avoir sous la main que des romans jetables, des films à recette, des toiles reproduites indéfiniment et des statues de plâtre moulées à la chaîne.

IL M'ARRIVE PARFOIS de me dire que je ne suis peut-être qu'un répéteur de slogan parmi tant d'autres.

ON LEUR A donné une demi-éducation, pas surprenant qu'ils aient de demi-opinions.

UNE CÉLÈBRE PSYCHIATRE affirme que toute opinion est symptôme et il suffit d'observer

attentivement quiconque défend un point de vue ou tenir une position pour être d'accord. On trouvera donc chez tous les écrivains beaucoup de symptômes.

L'ÉCONOMIE EST DEVENUE le raisonnement principal de tous les bienpensants. Législation ? « Ça coûte combien ? ». Culture ? « Ça rapporte quoi ? ». Éducation ? « C'est payant ? ». Sécurité publique ? « C'est rentable ? ». Santé ? « On privatise ? » Essayez pour voir : lancez un sujet, n'importe quel, et vous aurez toujours un boutiqueur pour vous servir un discours de caisse populaire. L'argument majeur, inoculé par les *think tanks* subventionnés, c'est l'état des finances du pays. À ça, vous n'avez pas le droit de répondre, c'est l'assertion finale et sans appel qui évoque celui de la Dame de Cœur dans *Alice au pays des merveilles* : « Qu'on leur coupe la tête ! » Mais, dites-vous, ces dépenses militaires qui coûtent des milliards ? Mais, murmurez-vous timidement, ces millions fraudés dans des îles au bout du monde ? Mais, chuchotez-vous piteusement, ces subventions à neuf zéros versées à des entreprises privées à la gestion médiocre ou l'éthique douteuse ? On vous répond : « C'est d'emplois dont vous parlez et de gens qui sont partis de rien pour devenir des *big boss* comme je le désire tant. Le

problème n'est pas là. Le vrai problème, ce sont les pauvres, les artistes, les étudiants, les fonctionnaires et les criminels. Les lâches, quoi ! Des nuisances. Qu'on leur coupe la tête et nos problèmes vont se régler, vous allez voir. » Que répondre à ces grenouilles qui rêvent de mugir ? Que dire à ces sempiternels trésoriers qui raisonnent uniquement à coups de zéros ? Comment argumenter contre des opinions qui tiennent moins de la logique que de la foi en une pseudo science économique qui ne cesse d'être imprévisible et décevante quand elle n'est pas carrément catastrophique ? Lisant Charles Dantzig, j'ai trouvé un début de réponse : « D'une certaine façon, toute société parle comme sa classe dominante. »

AH ! SI TOUS ces mensonges que nous nous faisons continuellement nous étaient dévoilés d'un seul mouvement ! La désillusion qui surgirait alors ne pourrait que nous mettre devant une évidence : nous ne sommes pas grand-chose. Comme l'écrit Valéry : « Dieu a fait le monde à partir de rien, mais le rien perce. »

L'ESSAYISTE PHILIPPE MURAY a raison : *homo festivus* n'est pas que Français et cette frénésie

pour le festif est non seulement applicable à toute société industrialisée, mais nous n'assistons qu'au début de la *Fête des fêtes*. Tout est loisir désormais et quiconque s'écarte un peu de ce consensus festif est bon pour l'opprobre. On est donc arriéré, démodé, dépassé, désuet, fossile ou inactuel si l'on ne pense pas toujours en termes de spectacles et d'amusements. Ce qu'il faut poursuivre à tout prix, c'est le mirage de la vie festive et heureuse, que dis-je, de la vie festive *donc* heureuse. Il faut s'amuser et dépenser des millions pour le faire si nécessaire. L'équilibre mental d'*homo festivus* en dépend. Il est vrai qu'il est bien difficile d'angoisser sur le sens de l'existence une main de mousse géante brandie à bout de bras.

J'AI QUARANTE-CINQ ans. Le cinq compte peu, c'est le quarante qui importe.

Ma mère disait que c'est jeune, que la quarantaine est la plus belle période de la vie. Quand elle avait quarante ans, je devais avoir huit ou neuf ans. Mes frères et sœurs avaient quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit et dix-neuf ans. Elle avait enfin du temps pour elle et cela explique un peu son idée sur le sujet.

Mes enfants, quant à eux, trouvent que quarante-cinq ans c'est vieux, très vieux même. À dix-huit ans, avoir trente ans est aussi loin que

soixante ans pour le trentenaire. Alors quarante-cinq, c'est l'Âge d'or de la trentaine, cinquante, la préhistoire. Quand j'avais dix ans, en 1980, je savais que j'aurais trente ans en l'an 2000. C'était le futur, un avenir si lointain que nous nous imaginions dans nos voitures volantes et nos maisons entretenues par des robots, vous vous rappelez ? Mais, à mon souvenir, nous n'imaginions pas que nous serions vieux. Nous serions des enfants, les mêmes que nous étions alors, mais avec vingt ans de plus.

Avec le recul, je me dis que nous ne nous trompions guère. Si j'ai grandi, acquis quelques connaissances et une certaine expérience, je suis encore malgré tout ce petit garçon de dix ans dans un corps de quarante-cinq. Ainsi, je m'étonne chaque jour de ces cheveux qui tombent sur le devant du crâne (et ils le font sans que je m'en rende compte, les hypocrites !), de ces mains dont la peau reprend moins facilement sa place quand on la pince, de ce dos plus fragile, de ces muscles qui se ramollissent dès que j'arrête la marche et le vélo quelques jours, de ce léger fond de fatigue, encore très supportable, mais bien présent, comme les premiers ronronnements automnaux d'un calorifère qui annoncent les grands froids d'hiver.

Cinquante-cinq ans, me disait mon frère qui a exactement dix ans de plus que moi, c'est l'âge des petits bobos. Il est super en forme le frerot,

sportif depuis toujours, mais il se lève chaque matin avec un petit trouble quelconque, bien supportable lui aussi, mais bien réel. À cinquante-cinq ans, me disais-je, on ne peut plus faire semblant d'avoir quarante-cinq et à quarante-cinq, il faut beaucoup d'efforts pour se sentir comme à trente-cinq. Mais le mensonge coûte cher. Un exemple ? Je n'ai dormi toute ma vie adulte que quelques heures par nuit, quatre, cinq ou parfois six, quand je faisais la grasse matinée. J'ai fait ma thèse de doctorat en étudiant jusqu'à deux heures du matin et en me levant avec les enfants à six ou sept heures. Aujourd'hui, ce ne m'est plus possible : avec cinq heures de sommeil dans le corps, je n'ai même plus d'arguments contre la bêtise. C'est dire !

Ai-je vu tout ce temps passer ? Pas autant que je l'aurais voulu. Les responsabilités, la rapidité du monde contemporain et l'agenda adulte m'auront trop souvent fait oublier de saisir le jour. Ici encore, les poètes ont raison : « La vie t'a bouffé comme elle bouffe tout le monde... » Peut-être un peu. « Les poings montent moins haut... » Aussi. « Avec le temps tout s'en va... » Incontestablement. Ce sont sans doute ces absences temporelles, ces vides de sablier, qui font que dix années passées m'apparaissent, quand je jette un regard en arrière, comme quelques ans à peine. Et le vieux cliché selon lequel le temps passe plus vite en vieillissant s'avère indubitablement exact.

J'ai de moins en moins, comme aux jours de mon enfance, de moments où le temps semble s'être arrêté : courte fin d'après-midi, entre la cloche de l'école et le souper, à glisser sur la neige de la côte Racine, qui semblait être éternité; expédition matinale sur la petite rivière près du chalet qui prenait des airs de grande exploration. Même la lecture, ma grande passion, avait alors l'intensité de longues et solitaires escales que je ne retrouve que rarement aujourd'hui.

Suis-je vieux ? Je ne sais pas. Théoriquement, j'en suis à la mi-temps d'une vie d'homme. J'ai certes oublié et vécu dans l'inconscience mes cinq ou six premières années d'existence, mais il est fort probable que les cinq ou six dernières seront aussi inconsistantes. Donc, milieu de la deuxième période. J'ai fait beaucoup de buts, de passes et d'arrêts dans la première moitié de la partie. Il est peut-être temps d'aller un peu sur le banc, ou même dans les estrades, histoire de regarder attentivement et passionnément le chronomètre écouler les milliers de secondes restantes.

QUE DIRE DE ces comptables de tous les instants qui voudraient taxer les œuvres d'art au même titre qu'un produit de l'économie de marché ? Un gâteau Vachon ? TPS et TVQ ! *Ficelle* de Riopelle ? TPS et TVQ ! Une rotation de

pneus ? TPS et TVQ ! *Le Passage obligé* de Michel Tremblay ? TPS et TVQ ! On sent le malaise. C'est qu'un poème, une toile ou une symphonie ne sont pas des produits de consommation ni les artistes des vendeurs de bébelles équipés d'un terminal de paiement direct.

DEUX JOURS À l'urgence. J'ai entendu là une triste chorale d'enfants, la plupart âgés de plus de soixante-dix ans, qui appelaient leur mère à voix haute ou par le silence de leur souffrance.

Dans la salle d'attente, cet homme dans la jeune quarantaine qui analyse tout ce qui peut l'être avec cette femme dans la fin soixantaine qui est sa voisine de siège : le système hospitalier, le salaire des employés de l'État, les potins de vedettes, les jeunes d'aujourd'hui, le retour des maladies contagieuses, la gestion du gouvernement, etc. Tout y passe, tout. Et à voix haute. Ils ne se connaissent pas, mais on dirait qu'ils animent une émission de radio ensemble depuis des années.

Cette femme âgée, immobilisée sur une chaise par le personnel avec une tablette qui se glisse comme un plateau. Je passe à côté et elle me demande de la « libérer ». Je lui dis que je ne peux pas faire ça, mais que je vais aviser l'infirmière. Elle répond : « Ah non, pas cette crise de folle-là ! ».

Je me sauve. Par la suite, je l'entends implorer pareillement tous ceux qui passent. Enfin, elle se met à frapper sur le plateau à deux mains. On finit par l'écouter; ou on l'a attachée et muselée.

Une femme dans la trentaine se promène continuellement dans la salle d'attente en disant qu'elle a envie d'uriner et qu'elle veut un cathéter. Après une brève conversation avec une infirmière, elle vient s'asseoir en jurant contre l'hôpital. Cinq minutes plus tard, elle déambule encore en maugréant sur son envie pressante, comme si rien ne venait de se produire. Ouroboros mental.

Une voix de grand-maman : elle répète qu'elle veut rentrer chez elle. Cela dure une heure, jusqu'à ce qu'on lui dise enfin qu'elle retourne chez elle. « Je ne vous crois pas », l'entends-je soupirer.

Une dame début soixantaine avec un t-shirt kaki d'un jeu vidéo célèbre. À l'arrière, le logo de *Halo 2*. Devant, on peut y lire « *Go Earth* ».

Stupéfaction en constatant que les espaces où l'on place des lits dans le corridor sont maintenant identifiés comme des chambres. *J'étais le C16*.

Dans un lit d'hôpital, la dignité s'envole peu à peu sous les piqûres, les prises de température rectale, la douleur. J'ai pensé maintes fois à ce passage des *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar : « Je suis descendu ce matin chez mon médecin Hermogène, qui vient de rentrer à la Villa après un assez long voyage en Asie. L'examen

devait se faire à jeun : nous avons pris rendez-vous pour les premières heures de la matinée. Je me suis couché sur un lit après m'être dépouillé de mon manteau et de ma tunique. [...] Disons seulement que j'ai toussé, respiré, et retenu mon souffle selon les indications d'Hermogène [...]. Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin, et difficile aussi de garder sa qualité d'homme. L'œil du praticien ne voyait en moi qu'un monceau d'humeurs, triste amalgame de lymphes et de sang. Ce matin, l'idée m'est venue pour la première fois que mon corps, ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par dévorer son maître. »

Le goût exquis d'un bout de pain et d'une gorgée d'eau quand on est à jeun depuis près de dix-neuf heures.

J'ai contenu des larmes en voyant une octogénaire qui avançait dans le passage en tenant son support à soluté comme une canne, la jaquette bleue mal attachée et béante dans le dos, la culotte presque à mi-cuisse sur un côté... On aurait dit une fillette égarée cherchant désespérément sa mère.

LES DÉFENSEURS DU système en place — donc de l'inégalité sociale — ne sont jamais ceux

qu'on penserait : les riches, les vrais, ceux qui ont le pouvoir et l'argent du pouvoir, le beurre et l'argent du beurre avec lequel ils achètent encore plus de beurre. Ceux-là se taisent, jouent au golf, voyagent dans leur avion privé, font beaucoup d'argent et donnent des hormones à leurs poules aux œufs d'or. Indécents et silencieux.

Ce sont les autres qui parlent le plus et se posent en chiens de garde : les prolétaires qui rêvent de la paye du patron, les salariés qui aiment le bruit du « punch », les employés qui vont au camping en rêvant aux Antilles, les petits entrepreneurs qui ont du succès de moyens entrepreneurs, les bécotiers diplômés qui brandissent leurs parchemins achetés chèrement à l'université, les syndiqués bord en bord qui défèquent sur les syndicats, les rebelles repentis au salaire presque minimum, les contents de se faire fourrer, les heureux d'être à genoux.

Le vrai riche doit rire dans sa barbe quand il les entend dire que c'est normal que le patron fasse cent fois plus d'argent que l'employé qui n'a pas eu l'idée de l'entreprise et n'a pas pris les risques. Il doit trouver que la machine est vraiment bien huilée quand il pense à son compte de banque à huit chiffres ou à sa prime de rendement plus élevée que le salaire annuel de l'employé fidèle à l'entreprise depuis quarante ans. Il doit se dire qu'il est chanceux de vivre dans une société qui a développé le goût du travail d'une façon

si habile qu'on ne sent plus les chaînes. Il doit s'amuser devant ce troupeau qui n'a plus besoin de chien berger quand les moutons se dévorent entre eux. Il doit s'esclaffer quand il entend des moitiés pauvres défendre corps et âme un capitalisme agonisant dont il a extrait, avec ses amis du Club, tout le jus. Il doit exulter en les voyant déclamer sur l'urgence de se serrer la ceinture, de compresser, de couper, de gérer serré, de budgéter sans pitié, quand il reçoit ses subventions à neuf zéros. Il doit pouffer quand il écoute ces figurants défendre le spectacle comme s'ils étaient sur scène quand ils sont condamnés aux coulisses à vie. Enfin, il doit ricaner en observant les enragés de la classe moyenne incriminer les pauvres sous prétexte qu'ils payent trop d'impôt, comme un chien qui mord le chat parce que son maître le bat.

L'IDÉE D'ABANDONNER UN texte sur un banc de parc m'a toujours plu. Ne pas se retourner, ne pas attendre que quelqu'un le prenne, laisser le hasard et le vent décider. S'en aller avec l'espoir d'un lecteur inattendu, étonné, fasciné même. S'imaginer celui-ci sortant un crayon de sa poche et ajoutant des mots, des commentaires ou quelques vers de son cru. J'apprends que je ne suis pas le seul à avoir ce genre de fantasme.

Trois jeunes femmes de Québec ont lancé il y a quelques années un projet en ce sens : *Libérez les livres !* Le concept est simple, laisser des livres sur des bancs d'autobus, sur des tables de café, sur un banc au musée. Il paraît que l'idée est devenue une habitude dans certaines villes européennes : Londres, Paris, Lyon. Le but : « Faire perdre au livre sa valeur matérielle pour qu'il retrouve sa valeur intellectuelle ». Noble. De petites nouvelles comme celle-là me font plaisir en ces temps d'*Occupation double*.

PROPAGANDE PRO GARDERIE dans le journal : « Les enfants qui ne fréquentent pas du tout la garderie avant l'entrée à l'école ont souvent des retards en matière de stimulation lorsqu'ils entrent à l'école. » Des retards en matière de stimulation du système immunitaire, certes, quand on sait que l'entrée en garderie donne en prime un abonnement au CLSC et aux antibiotiques. Évidemment, ce n'est pas ce que cette phrase veut dire. Elle sous-entend plutôt que l'enfant qui ne va pas à la garderie est une sorte de déficient qui aura du pain sur la planche pour rattraper l'évolution extraordinaire du petit Jérôme-Alexandre qui a sa place quotidienne aux *Jardins du bonheur* depuis l'âge de quatre mois. C'est qu'il est évolué ce petit. Et sa mère d'ajouter fièrement

qu'à dix-huit mois il trouvait les fins de semaine longues, car il s'ennuyait de ses amis de la garderie. Conclusion : placez vos enfants en garderie le plus jeune possible, ils vous le rendront bien. De même, ne sortez pas les vieux de leur foyer de retraite : ils s'ennuieraient de leurs vieux amis.

LES CHIFFRES OFFICIELS du Bureau du recensement : il y avait 49,1 millions de pauvres aux États-Unis en 2010. C'est 16 % de la population états-unienne et près d'une fois et demie la population canadienne en entier. Tout de même étrange qu'un tel nombre ne fasse pas plus de vagues. Encore plus bizarre que ce modèle économique soit admiré par tant de minuscules Québécois qui se rêvent, sous les cieux où plane le grand aigle, en Forest Gump.

AYANT FAIT SES études universitaires à cinquante dollars par session, permanence en finissant, le bon monsieur insiste pour refiler aux jeunes la facture du buffet à volonté où il s'est vautré durant les dernières décennies. Le temps ne serait plus à la rigolade, l'économie québécoise sur le point de sombrer... À cause de qui ? Certainement pas des jeunes à qui l'on réserve,

pour l'heure, les miettes tombées sous la table. Il est indécent que ceux qui ont pressé le citron demandent à d'autres de se serrer la ceinture. Ça me rappelle l'histoire de cette poule qui insistait pour que son voisin le cochon donne du bacon au maître en prétextant qu'elle cédait ses œufs sans rechigner. Indécent, dis-je. S'il faut se serrer la ceinture, commencez par la vôtre. Mais la leur, bien entendu, n'a qu'un seul trou à la taille quarante.

QUESTION À POSER à tout défenseur des interventions militaires en pays étrangers, va-t'en-guerre en pantoufles, bellicistes théoriques et militaristes de salon confondus : « Y enverrais-tu ton fils ? »

À LONG TERME, leur vision du monde ne peut pas l'emporter, car toute chose sans cœur finit par mourir ou est déjà morte.

CE N'EST QUE récemment dans l'histoire, en fait depuis que les économistes ont remplacé les curés comme tenants de l'espoir de vie meilleure,

que l'éducation s'est vu infecter, à la suite de presque tout en ce monde, par la litanie insipide et l'idéologie vénale de l'*homo economicus*. L'argent-mesure-de-toute-chose, pour reprendre l'intense expression de Raoul Vaneigem, est son unique langage, celui qu'utilise aujourd'hui à peu près tout le monde, y compris les recteurs qui, au lieu d'être les vigiles de la libre pensée universitaire, sont les chiens de garde de l'entreprise privée. Pas surprenant, dans cette ambiance de tirelire, que beaucoup de diplômés soient désormais de demi-incultes impatientes de prendre leur place de pion sur l'échiquier des petits sous.

ON EST INVARIABLEMENT astreint à échanger avec des gens qui répètent sans cesse ce qu'ils ont entendu ou lu çà et là, se faisant une opinion en regardant distraitemment le spectacle global. Et si par hasard il arrive que l'un d'eux semble avoir un avis personnel, on se rend vite compte qu'il s'agit en fait d'une vieille rancœur de jeunesse ou d'une crispation avare de jeune vieux sur sa sécurité.

IONESCO A MENTIONNÉ quelques fois qu'il n'arrivait pas à rire de la *farce du monde* comme en sont capables les sages. Observant la même

blague, je me dis souvent : ce n'est pas parce que ça ne te fait pas rire que ce n'est pas drôle.

NOTRE MONDE est indiscutablement mené par des gens qui n'ont jamais lu un livre *digne de ce nom*. Mais, comme on dit, ils connaissent certainement le nom des joueurs.

QUAND J'ENTENDS QU'IL existe des organismes qui s'efforcent d'offrir à déjeuner à des enfants qui arrivent à l'école le ventre vide, je suis bouleversé. Comment une société aisée comme la nôtre peut-elle en arriver à ce que ses enfants ne soient pas nourris adéquatement ? Tandis que certains se demandent s'ils doivent acheter une troisième console de jeux pour le petit ou si le millier de dollars déboursés pour l'abonnement de ski de la petite a été rentable, d'autres n'arrivent pas à donner chaque matin un bol de céréales, une rôtie beurrée et un verre de jus à leur progéniture. Comment supportons-nous passivement cette disparité et, surtout, comment tolérons-nous que ce type de drame se reproduise chaque jour ? Je trouve une réponse possible chez Baudrillard : « Une société qui permet que tel événement odieux puisse naître de son fumier et grandir à sa

surface est comme celui qui laisse sans réagir une mouche errer sur son visage ou la salive lui couler de la bouche. Il est épileptique ou mort. » (Jean Baudrillard, *Cool memories, 1980-1985*)

TOUT EST MARCHANDISE et notre société est un immense centre commercial : art, culture, services de garde, études supérieures, tout ça vaut désormais autant qu'un changement d'huile, un panier d'épicerie ou un voyage tout compris à *Puerto Banana*. C'est pour ça que nous aimons tant les maîtres des bébelles vendables. Qu'ils soient mesquins, manipulateurs et sans morale importe peu, tant qu'ils sont capables de vendre et devenir riches. Il suffit de lire la biographie de Steve Jobs (*Steve Jobs*, JCLattès, 2011) pour réaliser qu'on admire des êtres humains odieux. Vivant, le cofondateur d'*Apple* était admiré. Mort, on en a fait une figure de culte. Et pourtant, chaque page de cette biographie autorisée sent le petit homme à plein nez. L'argent et la popularité, les grandes valeurs de l'époque. Nous sommes devenus des *iHumains*.

LA PLUS FORTE résistance doit être opposée à la morosité du temps et ses chevaliers du sombre.

Pour ceux-là, sollicités par la demande de performance continue devant laquelle ils ne peuvent être que des médiocres, rien n'est plus difficile que de réfléchir. Ils n'en ont ni l'occasion, bombardés qu'ils sont d'informations frelatées, ni la capacité, qu'ils ont usée en devenant des zombies cathodiques. Ils croiront donc volontiers le contraire de ce qu'ils défendaient la veille, pourvu qu'ils puissent saisir le résumé d'une opinion binaire le matin même. Et comme ils ont perdu jusqu'à la conception de l'idée de liberté, ils s'opposent à tout ce qui s'en rapproche de près ou de loin. Ils ont des agendas pour le travail, la famille, les amis et les loisirs. Ils voudraient la jeunesse à leur image, mais la fougue et l'idéalisme la tiennent à l'opposé de leur morne et plate vision du monde. Ils croient que la culture est un loisir ou un produit consommable et méprisent ainsi tout ce qui pourrait les élever au-dessus de leur lassitude. Ils ont la certitude que l'instruction doit servir à la production et que l'université est une usine à PDG, c'est pourquoi ils ne comprennent pas l'utilité de la philosophie, de l'histoire, de la littérature... bref, de la pensée. Ils veulent pour leurs enfants le meilleur, mais font tout pour que l'océan des désillusions qui les a avalés depuis longtemps les noie à leur tour. Et leur progéniture est souvent à leur image : inculte et nombriliste. Riches, ils sont sinistres ; pauvres, ils sont lugubres. Il faut continuer de s'opposer par tous les

moyens à leur mentalité névrotique, quand bien même elle continuerait de se répandre comme une virulente infection. Si le découragement survient devant leur prolifération, se souvenir, pour rester forts, que nous sommes des antidotes.

QUAND DES GENS courageux descendent dans la rue pour manifester leur mécontentement, je m'étonne toujours de voir la colère des endormis qui ne demandent qu'une chose : qu'on les laisse survivre en paix. Et *homo festivus* rechigne entre deux parties de hockey; et le prolétaire s'époumone en vantant les vertus du travail; un peu à droite, la petite-bourgeoise s'inquiète de perdre ses maigres acquis; un peu à gauche, le petit-bourgeois trouve que tous ces cris l'empêchent de rester immobile comme il en a la passion depuis qu'il a sa permanence. Au bout du compte, presque tout le monde est mécontent de voir des gens forts et assoiffés de justice se tenir debout, ce qui en dit long sur l'air vicié du temps.

Il faudrait au contraire admirer ce combat inégal et, du coup, se demander pourquoi les pissenlits qui poussent sur notre pelouse nous dérangent tant. N'avons-nous pas eu, un jour, le goût de la justice ? N'avons-nous pas pensé, quand nous étions encore libres de notre temps, que certaines causes méritaient nos efforts pour

leur symbolisme ? N'avons-nous jamais secrètement acquiescé, dans le court métrage *Le temps des bouffons*, à l'idée que les chiens qui mangent du pauvre ne devraient pas être surpris quand un des leurs se retrouve dans une valise d'automobile ?

FRANCHEMENT, JE N'ARRIVE pas à écouter quelqu'un me parler avec ferveur et dévotion de religion sans être forcé de retenir un sourire.

ÊTRE NORMAL, C'EST accepter de se soumettre à la mode, au code, aux us et coutumes, aux traditions et au credo général, bref, à tous ces principes dont la caractéristique première est de fluctuer continuellement selon les lieux et les époques.

LA GRENOUILLE PROLÉTAIRE rêve d'être un bœuf en chef. C'est pourquoi elle trouve convenable qu'un PDG soit payé comme un pape et un employé comme un vicaire. Les lourdes responsabilités et les agendas remplis justifieraient ces écarts salariaux. Il suffit pourtant d'examiner

la chose pour saisir l'ampleur de l'insolence. Par exemple, le patron d'une entreprise québécoise bien connue empoche 186 fois le salaire annuel moyen de ses employés. Je connais la différence entre les deux emplois et je comprends le risque élevé que ces dirigeants assument ou ont assumé, mais cela vaut-il 186 fois la sueur du mécano qui passe 40 heures dans l'usine ou de la secrétaire qui gère le lourd agenda ? Le premier ministre du Québec gagne environ 175 000 \$ par année, soit 48 fois moins que ce même PDG. Avec un salaire de premier ministre, plus un autre salaire de député ainsi qu'une allocation de dépense, le premier ministre du Canada gagne 300 000 \$ annuellement, soit 28 fois moins que ce même richissime patron. Cela me fait penser à une boutade d'Alphonse Allais : « Il faut prendre l'argent là où il se trouve, c'est-à-dire chez les pauvres. Bon d'accord, ils n'ont pas beaucoup d'argent, mais il y a beaucoup de pauvres. »

« L'AN MIL NEUF cent nonante neuf sept mois /  
Du ciel viendra un grand Roi d'effrayeur / Res-  
susciter le Grand Roi d'Angoumois / Avant après  
Mars régner par bonheur ».

C'est le quatrain 72 de la dixième centurie des *Prophéties* de Michel de Notre-Dame, mieux connu sous le pseudonyme de Nostradamus. De

nombreux exégètes se sont penchés en vain sur ces mots, de multiples interprétations aussi farfelues les unes que les autres en ont été données et maints crédules en ont tiré des conclusions risibles, des avertissements cocasses, des recommandations fallacieuses. De même de la *Bible*, du *Coran* et d'autres révélations de nature similaire.

VIVRE DIFFÉREMMENT SUSCITE toujours quelque animosité contre soi : c'est qu'il est douloureux d'être ramené à sa condition commune.

COMBIEN DE GENS, trop occupés à survivre pour avoir le temps de réfléchir et créer, auraient de l'essentiel et du vrai à partager ? Ainsi, combien de chefs-d'œuvre assassinés chaque jour par le joug du travail ?

ON ME DEMANDE parfois quel est le fil qui lie mes œuvres entre elles. Le plus simple serait de dire que ces livres ont tous été écrits par moi, mais je crois que cela ne suffirait pas. Plutôt que de chercher du côté d'une narration qui serait horizontale en permettant de ranger mes œuvres

sur une ligne et de voir un dégradé sans ruptures, je crois qu'il vaut mieux les poser les unes sur les autres, à la verticale, en commençant bien sûr par la plus ancienne, *Les mémoires de Merlin* (De Courberon, 2001). De cette façon, le fil peut se voir aisément : plus mon œuvre avance dans le temps, plus les décors s'estompent, plus les idées et les images prennent de la place au détriment d'une narration romanesque. Cela forme une pyramide qui se cristallise vers le haut.

QUAND ON LEUR dit qu'une rose est belle, certains s'empressent de la disséquer afin d'y trouver la beauté. D'autres, et c'est encore plus fréquent, la déposent aussitôt sur une balance pour en estimer la valeur marchande.

QUAND JE VOIS des jeunes s'unir pour un même combat et manifester, je ressens un mélange de fierté et de tristesse.

Fierté, car devant la quasi-unanimité mercantile, faisant fi des accusations d'individualisme et d'enfants-rois, ces jeunes citoyens — un terme qu'on oublie d'employer pour parler d'eux — se lèvent devant les maîtres qui, n'ayant pas l'habitude de traiter avec des gens qui ne sont pas à

genoux, paniquent et enragent. Et je ris de voir ces abonnés de la soumission les dents serrées, les mains agrippées sur ces richesses qui sont les nôtres.

Tristesse, parce que parmi ces visages courageux et idéalistes se trouvent dissimulés, sans qu'ils le sachent eux-mêmes, de futurs bienpensants et des conformistes en puissance. Ça me désole de savoir que quelques-uns de ces êtres engagés et assoiffés de justice sociale se retrouveront un jour, quand leurs portemonnaies se rempliront ou que leur promotion sera liée à leur opinion, du côté de ceux qui les méprisent aujourd'hui.

On aimerait les voir s'armer contre l'incurable embourgeoisement, les prémunir contre un système bien huilé qui finira par les graisser jusqu'à la totale abdication, mais il faudrait pour cela que leurs futures chaînes ne soient pas déjà disposées dans leur âme et que la soumission ne germe pas déjà dans leurs cœurs comme un cancer silencieux et sournois qui attend son heure.

L'HISTOIRE DE CES quinze ou vingt dernières années a vu croître la population d'*homo economicus* d'une façon spectaculaire. Évidemment, la naissance de la race remonte à la nuit des temps, sans doute quand les humains ont commencé à se sédentariser et que les premiers greniers

ont nécessité la tenue de comptes. L'appât du gain étant naturel et inné chez lui, il n'est pas surprenant qu'on l'ait vu traîner du côté du grain.

Cependant, c'est tout récemment qu'*homo economicus* est devenu une force telle que tous les petits et grands de ce monde en ont fait non seulement l'exemple à suivre, mais aussi le maître à penser, ou plutôt devrait-on dire le maître à compter. Ce ne sera pas la première fois que les moutons se tiennent près du berger, surtout quand celui-ci, armé de son bâton, leur montre au loin l'ombre du loup. On verra ainsi attirés par l'évangile du capital tous les rêveurs-d'être-riches qui n'ont pas le temps de se questionner sur le bien-fondé de son pouvoir, trop occupés qu'ils sont à travailler pour lui et ses acolytes dans l'espoir toujours reporté d'un jour lui ressembler. Aussi, tous ceux que cette Bonne Nouvelle aura servis demeureront à jamais ses plus fervents défenseurs.

Mais mise à part sa prodigieuse capacité à faire de l'argent, la plus grande force d'*homo economicus* est sans aucun doute son aptitude à récupérer toute information disponible pour appuyer sa vision qui est fort simple : l'économie est un dogme infallible qu'il faut respecter, faute de quoi nous serons tous damnés, c'est-à-dire écrasés par ceux, individus ou nations, qui respectent ce dogme. Ainsi, comme au temps de l'hégémonie cléricale qui validait le monde et toutes ses

manifestations par Dieu, toutes les questions que se posent désormais les humains doivent être envisagées d'un point de vue économique. Les nouveaux prêtres exercent un pouvoir aussi puissant que les anciens et quiconque ose se lever devant eux, voire seulement les questionner sur le bien-fondé de leur idéologie, se voit aussitôt discrédité, voire anathémisé. Les païens, idolâtres, infidèles ou mécréants d'autrefois sont aujourd'hui des gauchistes, communistes, socialistes ou anarchistes. Ils ont péché en s'opposant d'une façon ou d'une autre à l'homélie libertarienne qu'il faudrait, selon les maîtres, croire sur parole. La leur, bien évidemment, qui les maintient tout en haut de leur système.

La logique et le gros bon sens ne sont pas utiles contre ces clergés anciens et nouveaux. Jadis, tout questionnement sur les sacro-saints principes admis par l'Église était balayé du revers de la main par une seule réponse : la foi. De nos jours, c'est la loi du marché qui fait foi de tout. Quand bien même ce système qu'ils honorent et révèrent se serait avéré désastreux et inhumain, ils auront toujours un alibi pour le disculper. De croisades en inquisitions, les anciens maîtres avaient une explication qui se rapportait à la volonté divine. De faillites nationales en clivage de plus en plus marqué entre les très riches et les très pauvres, les nouveaux maîtres ont une croyance économique à ajouter sur la pile déjà haute de leur doctrine.

L'objectif ultime étant sans doute que nous ne sachions plus imaginer d'autres réponses que celles qu'ils veulent bien nous donner. Pire encore, et c'est déjà souvent le cas : qu'il n'y ait plus de questions.

UN DES ARGUMENTS les plus souvent répétés par les défenseurs de la hausse des droits de scolarité au Québec est la comparaison avec le modèle américain. La prémisse de cette comparaison est qu'il en coûte, selon ces comptables en herbe, 50000 \$ par année pour étudier aux États-Unis. C'est un nombre qui est entré dans l'usage et qui fait son effet quand il est avancé dans le débat. En réalité, le prix moyen d'inscription pour l'année universitaire en programme *undergraduate* (cycle de 4 ans) était en 2012 de 6 585 \$ US pour les institutions publiques et de 25 143 \$ US pour les institutions privées. Par ailleurs, la dette étudiante aux États-Unis, loin d'être un exemple à suivre, est, contrairement à ce qu'ils croient, un problème sérieux que beaucoup d'observateurs comparent à une bombe à retardement : l'endettement étudiant total chez nos voisins du sud a récemment dépassé les mille milliards de dollars ou, si on préfère, un million de millions de dollars. Le problème est si sérieux que l'on commence à parler d'une bulle comparable à celle des

*subprimes*, ces prêts hypothécaires à haut risque dont l'éclatement avait plongé les États-Unis et le monde dans une grave récession en 2008. Fait étonnant, il n'y a pas de crise étudiante aux États-Unis. Mais on commence à voir naître çà et là des regroupements étudiants qui demandent au gouvernement d'agir. Un site web, *occupystudent-debtcampaign.org*, a lancé une campagne de *désobéissance financière* pour les étudiants endettés qui consiste à cesser de payer sa dette étudiante dès que le nombre de membres aura atteint le million. Un autre site, qui réclame l'annulation d'une partie de la dette étudiante, a recueilli 722 000 signatures à ce jour. À la fin, *Cui Bono* ? Il n'est pas difficile de trouver à qui profite cette situation alarmante. Ce sont les mêmes qu'ici, les ultra riches, principalement les grandes banques qui détiennent la majeure partie de ces créances.

– PAPA, DIS-MOI, c'est quoi un vire-capot ?

– Bien, dans la vie, tu vois ma belle, les gens ont des opinions sur certaines choses. Parfois, ces gens décident de parler publiquement et de défendre ce qu'ils croient être juste.

– C'est ça, un vire-capot ? Quelqu'un qui défend ses opinions ?

– Non, chérie. Vois-tu, le monde est principalement contrôlé par deux réalités : l'argent et

le pouvoir. Ces deux réalités procurent des avantages que beaucoup de gens aiment : la sécurité, le confort, les grosses maisons en banlieue... Et il arrive que certaines personnes qui ont des opinions les changent pour obtenir l'argent et le pouvoir. Ce sont des vire-capot.

– Mais comment peut-on changer d'opinion comme ça ? C'est pas possible !

– Je ne sais pas, il faut probablement se marcher sur le cordon du cœur et avoir plus que tout le désir de la sécurité, du confort et des grosses maisons en banlieue.

– Ark ! Ça ne doit pas être facile de faire ça !

– Non, c'est certain. Au début, ça doit être épouvantable, mais je crois qu'on doit finir par s'habituer et même en arriver à considérer que les opinions opportunistes viennent de soi-même.

RESTER SILENCIEUX EN certains moments historiques sordides est une collaboration tacite.

JE NE COMPRENDRAI jamais ce mépris de certains Québécois pour le Québec, leur propre nation. Ils disent « République de bananes », « État communiste », « Québekistan »... Ça a toujours fait chic, dans certains milieux, de conchier le

Québec. Je suspecte que leur mépris résulte d'une colère de n'être pas aussi grands qu'ils le souhaiteraient et de n'avoir pas autant qu'ils croient le mériter. Chaque fois qu'ils éructent leur animosité, je me demande quand ces prolétaires qui rêvent d'être patrons et ces dénigreur de patrie vont finir par exécuter leur menace de partir pour un ailleurs meilleur dont ils parlent tout le temps. Mais ils se plaignent et ils restent, ils sanglotent et demeurent accrochés à la mamelle qu'ils mordent au sang.

L'UNIVERSITÉ N'EST PAS une usine à PDG, mais le climat anti-intellectuel qui sévit dans le discours populaire et politique voudrait le contraire.

Que des prolétaires sous-payés qui n'aiment pas leur travail s'enragent contre ce qu'ils croient être des enfants gâtés qui font des études inutiles, on peut le comprendre. Il leur manque le recul historique et la réflexion d'ensemble pour saisir l'indispensabilité des savoirs qui ne servent pas à construire des ponts, trouver de nouveaux remèdes ou dégager de la plus-value.

Que des parvenus aux poches pleines qui ont la certitude que leur *MBA* de HEC est l'apogée des études universitaires méprisent des gens qui connaissent l'Histoire du monde ou l'évolution de la pensée, on se l'explique aisément. Ils parlent

rentabilité quand on leur parle d'humanité et pointent vers la poubelle quand on leur dit le mot *culture*.

Mais qu'un recteur affirme que le milieu universitaire doit « passer du seul *savoir* au *savoir-faire* » ou qu'un ministre de l'Éducation parle de l'université comme d'une « institution qui doit s'adapter au marché et aux besoins des entreprises », c'est non seulement faire preuve d'un mépris sans borne pour la culture et les intellectuels, mais c'est aussi s'attaquer aux fondements mêmes de l'université et à une tradition du savoir vieille de plusieurs siècles.

CERTAINS COMBATS SERONT toujours inégaux, car il existe de nombreuses techniques pour endoctriner les masses, mais il y en a très peu pour insuffler le désir de liberté.

DES FUTILITÉS NÉCESSITENT chaque jour un peu plus de nos énergies de vivants. Saisi dans ses actions quotidiennes, l'homme moderne se comporte parfois comme un rat que l'on aurait enfermé dans une cage où mille leviers sur lesquels il doit appuyer déterminent son bien-être. En réalité, le rat pourrait tout simplement se

blottir dans un coin et roupiller entre ses repas, mais quelque chose — croyances, devoirs, espoirs, culpabilité — le pousse à continuer d'activer les leviers. Et qu'y a-t-il derrière chaque levier ? D'autres leviers évidemment, disposés inversement dans chaque cage dont les barreaux sont connexes. Quand un levier est levé d'un côté, de l'autre il s'abaisse immédiatement. Ainsi le rat a-t-il la confirmation que son effort est justifié : cette force qui agit contre lui, annulant subrepticement ses efforts, est à même de lui inculquer la valeur du travail, celle, combien valorisante, de son métier de pousse-levier.

DÉCEPTION QUAND ON pense rencontrer un poète, mais qu'il parle comme un économiste.

RELISANT QUELQUE CLASSIQUE, je suis chaque fois surpris d'y trouver des remarques de jadis qui pourraient bien avoir été rédigées aujourd'hui : « Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. [...] Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la consommation qu'il y fait ». (Jean-Jacques Rousseau,

*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755) On s'y reconnaît, car on y trouve l'homme, qui ne change guère. Quoi qu'en disent les apôtres du « tout va bien », l'appât du gain est intemporel et la cupidité perpétuelle.

SELON CERTAINS, LA gauche à une perception triangulaire et simplissime de la droite : le salaud, c'est-à-dire le riche, paye le larbin, c'est-à-dire le chroniqueur d'humeur, pour remplir la tête de l'idiot, c'est-à-dire le citoyen de la classe moyenne, inculte et abruti dans son confort.

Selon d'autres, c'est la droite qui simplifie en trois parties la gauche : il y aurait d'abord l'intello. C'est l'universitaire. Celui qui vit dans sa tour d'ivoire. Il se croit supérieur parce qu'il a étudié longtemps, la plupart du temps dans un domaine tout à fait inutile comme la sociologie ou l'histoire. Il méprise tous ceux qui n'ont pas de diplôme de deuxième cycle et profite de sa position pour donner son avis sur tout ce qui ne le concerne pas. Il devrait se la fermer et s'en tenir à enseigner ses niaiseries.

Ensuite l'*artisse*. Il est barbu, chevelu et vit aux crochets du système. Il reçoit des bourses payées avec *nos* taxes et vit grasement même s'il n'est pas capable de vendre ses cochonneries. Lui aussi

donne son avis sur tout et n'importe quoi, inspiré la plupart du temps par l'intello qui est son maître à penser. Il déteste les riches, mais veut avoir leur argent. En réalité, il ne sert absolument à rien parce qu'il ne fait pas de rock ou de films américains.

Il y a enfin le paresseux. C'est le profiteur de système, le chancre mou de la société. Il ne veut pas travailler et ses nombreux enfants sont fainéants comme lui. Il veut tout gratuit sans jamais payer d'impôts. Quand il n'est pas bénéficiaire de l'aide sociale, il est fonctionnaire, ce qui revient au même : vivre aux crochets de l'état sans effort.

D'une simplification à l'autre, on en arrive à des portraits mensongers qui n'ont rien à voir avec la réalité sociale. « Ô sancta simplicitas ! Dans quel étrange monde de simplifications et de falsifications vit l'homme ! [...] Comme nous avons rendu toute chose autour de nous claire, libre, facile et simple ! » (Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*) C'est que simplifier permet de classer, de catégoriser et de hiérarchiser, bref de faire tout ce qui est rassurant.

ON ME DEMANDE régulièrement ce que signifie l'épigraphe de mon blogue, « Nous rions, mais jamais en même temps que vous », superbe

aphorisme du regretté Guy Debord. En réalité, le sens est assez simple, et il m'apparaît évident que ceux qui ne le saisissent pas font invariablement partie des gens qui rient quand je ne ris pas, adorent ce que je n'aime pas, défendent les causes que je pourfends, protègent ceux que je m'évertue à dénoncer, envient ceux qui m'indiffèrent, détestent ce que j'aime de tout mon cœur :

Dégoûtés de poésie.

Calculateurs d'amour.

Arrivistes de tout.

*Homo economicus.*

Perroquets sans idées propres.

Larbins des profiteurs.

Anciens rebelles repentis.

Ex-francs-tireurs syndiqués.

Condescendants de la culture.

Bigots anciens et nouvel âge.

Vieux loups sans scrupules.

Jeunes loups incultes.

Défenseurs des puissants.

Opportunistes de faiblesse.

DANS UN CERTAIN milieu, d'aucuns pensent que tous les riches hommes d'affaires sont des crapules sans scrupules. C'est un préjugé qui met à tort plein de monde dans le même moule. Mais dans ce milieu, je ne connais personne qui doit

chaque jour, dans son travail, intervenir directement auprès des riches hommes d'affaires. Au mieux, on les invite aux vernissages, car c'est bien connu que dans les événements artistiques les hommes d'affaires parlent d'art et les artistes d'argent... Au pire, on les bafoue dans une phrase bien tournée ou une toile à saveur ironique. Qu'un artiste affirme que tel millionnaire est un rat, ce n'est pas très brillant, mais ce n'est pas dangereux. Mais si, disons, 20 % des policiers pensent que les artistes sont des « mangeux de merde », ça fait 20 % d'interventions policières dangereuses auprès des artistes. Si 10 % des agents de police croient que gratter une guitare pour gagner ta vie fait de toi un rat, c'est 10 % d'interventions de dératisation potentielles. Avouons-le, c'est plus dangereux.

UNE CERTAINE CULTURE est une voie vers la liberté et cette liberté est un fameux antidote à la haine.

LA QUARANTAINE EST une tueuse de libre pensée. La bedaine tire vers l'avant et fait tomber à genoux. En manifestant des signes d'usure, le corps nourrit le désir de sécurité et, par conséquent,

gruge peu à peu celui de liberté. La vaillante franchise de la vingtaine s'efface doucement sous la diplomatie frileuse de la quarantaine. Manque de temps et manque de courage se confondent insidieusement. Les loisirs mangent la rébellion, le confort bouffe l'indépendance, les soirées télé étouffent la pensée. Les genoux plient et beaucoup de ceux qui se tenaient encore debout s'en vont rejoindre ceux qui sont à genoux depuis la vingtaine, voire depuis toujours. C'est l'âge du confort et de l'indifférence, l'ère du sommeil volontaire. Voilà venu le triste jour où le Docteur Jekyll, se croyant toujours Monsieur Hyde, dévore sournoisement Monsieur Hyde. La quarantaine est une machine à transformer à peu près n'importe qui, à son insu, en petit bourgeois. Écrire ceci est une panacée.

OBTENIR SON POINT Godwin, c'est donner raison à la théorie selon laquelle « plus une discussion en ligne dure longtemps, plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les nazis ou Adolf Hitler s'approche de 1 ». Énoncée en 1990 par Mike Godwin, cette théorie n'est pas nouvelle. Dans les années 50, le philosophe allemand Leo Strauss inventait la locution latine *Reductio ad Hitlerum* pour parler du procédé qui consiste à comparer un adversaire à Hitler pour

le discréditer.

S'il est vrai que comparer un interlocuteur adverse au Fürher fait montre de peu d'inventivité, il n'en demeure pas moins qu'il faut parfois appeler un chat un chat, ou plutôt devrais-je dire un chien un chien.

ENTENDU DANS UNE publicité : « Le parc Disney, là où les rêves se réalisent ! » Rêves, dit-on ? Celui de voir un monde en plastique ou celui des journées de files d'attente à 500 \$ ? Et cette insignifiance est congénitale. Des arbres généalogiques de bonheur rose barbe à papa. Maman a tellement aimé rencontrer Mickey quand elle était petite ! Papa a eu son premier frisson sur le *ouin-ouin* dans l'ancre des pirates !

Des films qui vendent un lieu qui vend des films qui vendent un lieu.

L'ouroboros capitaliste. Fallait y penser.

TOUTE INFORMATION, AUSSI importante soit-elle, est un Phoenix. C'est la norme journalistique de passer vite sur les nouvelles. Il faut suivre la capacité de concentration du lecteur contemporain moyen, qui n'en a guère, habitué d'avoir l'essentiel en peu de mots.

REPRENANT L'EXPRESSION CONSACRÉE du journaliste Olivar Asselin, Pierre Falardeau faisait souvent référence à *La Presse* comme à « la putain de la rue Saint-Jacques » pour dénoncer les chroniqueurs qui collaborent avec les ploutocrates qui les paient grassement pour tenir le discours qu'il faut. On peut désormais élargir le champ comparatif en parlant de la « putain de la rue Frontenac », mais aussi de proxénètes, de journalistes à gages et de courtisans. Si l'on considère qu'un proxénète est quelqu'un qui tire ses revenus de la prostitution d'autrui, on peut certes, par analogie, penser que Péladeau et Desmarais sont à leur manière des proxénètes. Quant à leurs sbires, si l'on ne peut dire qu'ils collaborent à un régime sauvage sans obtenir un point Godwin, on peut certainement affirmer qu'ils sont payés pour tenir un certain point de vue. Comment expliquer, sinon, que le discours soit toujours le même, en chronique, en reportage, en étude, en statistiques, en blogue, en caricature, en éditorial ? Quelqu'un tient les rênes, c'est une évidence, et le troupeau écrit au pas. Si ce discours formaté en haut correspond à leurs idées propres, ce sont des journalistes à gages. Si ces propos en poudre vont à l'encontre de leurs valeurs, ce sont des courtisans. Dans les deux cas, le boulot est sale et pue l'opportunisme et la soumission, deux attributs qui sont, de toute évidence, utiles pour travailler dans certains quotidiens.

SOUDAIN, EN LISANT Limonov, une grande tristesse me submerge en pensant à ma mère gravement malade qui ne peut plus lire et ne le pourra plus jamais.

JE N'ÉCRIS PAS de romans et je me demande même si j'ai déjà écrit un roman au sens où on entend habituellement ce genre. Je ne me considère d'ailleurs pas comme un romancier, même si je touche encore beaucoup à la fiction. Je n'aime pas les étiquettes en général et je me sens mal à l'aise quand quelqu'un parle de moi comme d'un poète, un romancier, un penseur ou même un écrivain tout court. Le roman nécessite de disposer des décors et de fournir des descriptions, ce que je fais de moins en moins, parce que je n'ai pas ce naturel, mais surtout parce que cela ne m'intéresse pas, ni dans mon écriture ni dans mes lectures. Je pense aussi que l'appellation « roman », après avoir été une classification littéraire (le nom vient de la langue utilisée au Moyen Âge pour conter), est désormais une classification mercantile. À la limite, écrire « Roman » en belles lettres carrées sur un livre permet éventuellement d'apparaître sur la liste des « meilleurs vendeurs » du quotidien populaire. C'est une marque de commerce comme Nike ou, ainsi que le démontre Alessandro Baricco dans son essai *Next* (Albin

Michel, 2002), comme Picasso ou Mozart de nos jours. Cela fait de l'œuvre une chose identifiable, classable, et par le fait même consommable. C'est la réification de l'œuvre d'art par excellence, le rêve de la bourgeoisie.

ASSIS DANS LA chambre d'hôpital auprès de ma mère qui combat depuis plus d'un an un cancer mortel, je prends le pouls de mes peurs.

La philosophie ne m'est utile qu'en partie, dans une vision absolue qui n'arrive pas à intégrer le moment actuel : nous allons tous mourir, soit, mais là, c'est de ma mère dont il s'agit, celle qui m'a ouvert les bras quand je pleurais étant enfant, le genou écorché ou la lèvre fendue.

Mes pensées s'accumulent et je me dis que la foi serait bénéfique, qu'une croyance en un Dieu avec une majuscule me porterait plus loin que la consolation abstraite des philosophes que j'aime et qui m'ont sauvé du désespoir maintes fois. Mais ce que je vois dans cette chambre, la souffrance et la perte de dignité, n'est à mes yeux d'athée qu'une raison de plus de ne pas croire, du moins pas à un être plein de bonté qui puisse nous sauver. Nous sauver de quoi, d'ailleurs, quand on a tout perdu comme ma pauvre mère ?

Je prends une grande inspiration et d'autres images viennent : celles de moi-même étendu

dans ce lit, mes enfants autour de moi, combattant leur peine pour me sourire sans espoir, affrontant terrifiés leurs propres images d'eux-mêmes couchés à ma place. Leurs enfants près d'eux. L'Ouroboros morbide qui se dévore la queue dans la plus sinistre des danses.

Je respire à nouveau. Et voilà que vient une certaine consolation. La vie de ma mère, bien remplie, aimant plus que tout son mari, ses sept enfants et ses dix-huit petits-enfants. Aimée aussi d'eux, quoique cela ait moins d'importance, car toutes les sagesse du monde le disent : il est agréable d'être aimé, mais rien n'est plus important que d'aimer et d'avoir aimé.

La voilà qui ouvre les yeux, sortie d'un sommeil agité par la douleur et la peur. Un sourire s'esquisse quand elle m'aperçoit. Et je vois encore une fois, pour la millionième, tout l'amour qu'elle me porte. Ses yeux s'illuminent quand je lui souris et pose ma main sur la sienne. Elle ne dit rien, mais j'entends sa voix qui murmure comme un adieu : « Aime, mon fils ! Aime à la folie, aime tout, aime ceux qui sont difficiles à aimer, aime autant que ton cœur te le permet ! Là où je me tiens, il ne reste rien d'autre. Et c'est beaucoup, et c'est tout. »

J'ai encore peur. Sa souffrance qui perdure continue de me terrifier. Mais je tiens enfin quelque chose pour m'aider à affronter ce qui vient assurément pour elle, pour moi, pour les

miens : une arme terrible et intemporelle contre la fragilité de la vie, un bouclier léger et indestructible pour contrer la peine et la douleur.

J'espère être près d'elle quand elle mourra. Je lui tiendrai la main en souhaitant que l'amour qu'elle a su donner à tous ceux qui l'ont fréquentée puisse inspirer à mon cœur pareille ouverture. Je garderai comme un précieux trésor ce regard qu'elle a posé sur moi et le ressortirai quand la vie tentera de me convaincre qu'il n'y a rien de valable. Et je clamerai tout haut : il y a quelque chose. Ma mère, Armelle Béchard, en est la preuve. Quoi qu'on m'enlève, quoi qu'il arrive, peu importe les doutes et les blessures, je peux aimer comme elle a aimé.

LONGTEMPS JE ME suis couché tard et cela recommence dès que me tombe un bon livre entre les mains. À part le sexe, je ne connais pas d'activité aussi exaltante qu'une lecture qui s'étire dans la nuit. Les gens « montre en main » ne connaissent pas cet espace-temps de lecture qui se dilate, tandis que les seuls repères temporels sont les pages que l'on tourne. Pour eux, le matin est un effroi non seulement inévitable, mais un futur qui ronge sinistrement leur veille. Je ne sais combien d'aubes j'ai espérées tardives dans l'espoir de terminer un roman ou un essai qui m'avait tenu

éveillé depuis la veille au soir. Le silence devient alors une musique, celle de la solitude nocturne bercée par les mots.

JE L'AVOUE SANS gêne, j'aimais bien la chanson coréenne *Gangnam Style*. J'emploie l'imparfait, car il en va des succès populaires comme des petits pains poulet-mayonnaise : ça ne reste pas longtemps comestible... Mais si tout ceci produit du plaisir facile et génère beaucoup d'argent, ça ne fait pas pour autant de la grande musique. De même, les longs métrages du box-office sont, pour la majorité, des films sandwiches poulet-mayonnaise, quand bien même d'aucuns s'empressent d'acheter le coffret Blu-ray édition spéciale métallique. Aussi, quand je vois ce qui se vend le mieux en librairie, coups de cœur programmés, livres de recettes dernier cri, livres à succès en vogue et autres bouquins à saveur du jour, je ne peux m'empêcher de penser à cette intoxication alimentaire que j'avais eue, enfant, en mangeant des petits pains poulet-mayonnaise.

LES FICTIONS QUI ne sont que des histoires, même racontées de la plus belle façon, ne m'intéressent pas. Je n'attends pas simplement d'un

livre qu'il me divertisse, je veux qu'il m'enflamme, je veux être jaloux de ne pas l'avoir écrit moi-même ! Les écrivains de fiction que je lis le plus ont toujours eu des problèmes avec la classification de leurs œuvres. Je pense entre autres à Pascal Quignard, Christian Bobin ou Philippe Sollers. Ce sont des écrivains qui font des livres que les libraires ont du mal à classer. Étonnamment, certains de ces livres se vendent beaucoup, comme quoi le marché de l'art parvient à créer des brèches partout. Ainsi, on ne me verra jamais avec un roman policier ou d'espionnage dans les mains. Ce n'est pas par snobisme et certains auteurs qui font dans ces genres sont pour moi de grands écrivains, mais si je cherche seulement à me divertir, je fais autre chose que lire. Quand je prends un livre, j'ai besoin que s'établisse une relation avec l'auteur, qu'il me dise des choses qui me bouleversent, me font réfléchir ou me transforment. Si un livre ne me change pas, c'est que ce n'est pas un bon livre. Pour moi, bien entendu.

C'EST PLUS DIFFICILE d'être agnostique quand meurt quelqu'un que l'on aime. On voudrait tant, alors, être capable de faire sa petite recette religieuse : un peu de résurrection par-ci, un peu de réincarnation par-là, un soupçon d'angélisme et une pincée de paradis. Que ce serait rassurant

de croire à toutes ces fabulations lénifiantes ! Que nous serions plus sereins devant la mortelle séparation si nous pouvions gober la petite pilule divine ! Mais ce serait ajouter de la médiocrité à cette douloureuse absence que d'adhérer à des boniments intergalactiques, surnaturels ou séraphiques pour barbouiller l'angoisse et duper la tristesse.

JE M'INQUIÈTERAIS PLUS de ce que les jeunes passent beaucoup de leur temps devant un écran si je voyais des adultes, qui ne sont pourtant pas tombés dedans étant petits, faire autre chose de leur.

UN DES PIRES problèmes dans l'amitié, c'est qu'on ne peut pas lire entre amis. À moins de faire la lecture à voix haute, ce qui est toute autre chose. C'est la même différence qu'entre se masturber et faire l'amour, mais à l'inverse.

NE SERAIT-IL pas plus facile de nous laisser subjugué par le spectacle continu de la société, d'arrêter de nous révolter contre l'injustice, de

ravaler notre dégoût de l'abrutissement volontaire, et, enfin, de nous mettre à plat ventre pour obtenir ce que l'on semble désirer à n'importe quel prix : richesse, reconnaissance, pouvoir et perpétuelle alternance loisir-travail ?

C'est qu'ils ont souvent l'air content, les gens normaux, entre leurs antidépresseurs et leurs occupations continuelles, entre leurs anxiolytiques et leurs soirées télé, entre leurs épuisements professionnels et leurs orgies de sushis. Repus de randonnées en motoneige, de fins de semaine au chalet et de tout inclus à *Santa Banana*, leurs angoisses sur la grandeur de leur télévision ou la couleur de leurs rideaux nous paraissent attirantes. Encore un peu et nous rêverions, comme eux, d'enfants « mentons rasés, ventres ronds, notaires ». Nous mettrions tant d'eau dans notre vin qu'à la fin il ne resterait que de la flotte. Nous jugerions les pauvres, convaincus que l'échec est le résultat d'un manque d'efforts. Le ventre usé d'avoir trop rampé, le dos voûté par les courbettes, nous défendrions les petits-mâîtres qui fouettent en ricanant nos fesses dodues. Nous boirions à l'auge des économistes qui jouent les prêtres, prétendus détenteurs d'un savoir incontestable, et applaudirions leur *commedia dell'economia*. Nous répéterions mot à mot ce que nous aurions gobé à la radio ou dans le journal, faute de temps, faute de tout ce qui n'est pas monnayable. Enfin, nous deviendrions *homo festivus* par excellence, errant

de spectacle en festival pour éviter la douloureuse conscience quand la vie se fait drame... ou parodie. Que nous serions heureux !

UN LECTEUR DES *Propos importuns* (De Courberon, 2012) s'étonne de trouver « des idées de droite » dans mes carnets. Comme je ne rends de compte à personne, que je parle toujours en mon nom seul et que je n'écris ni à droite ni à gauche, mais au-delà, cela ne m'affecte guère. Je ne connais pas personnellement ce lecteur et ne sais rien sur lui. Mais il faut savoir que je me moque totalement de ce qu'un écolo névrotique qui préfère l'herbe aux êtres humains pense de mes écrits. De même, l'opinion d'un pseudo socialiste barbu qui a effleuré Derrida, lu un quatrième de couverture d'un livre de Marx et se prend pour *Che Guevara* me trouble autant que l'avis du larbin esclave de ceux qui ont tout et en veulent encore plus.

Je ne fais partie d'aucune école de pensée, d'aucune clique, d'aucun tribunal de l'Inquisition et cette liberté a toujours dérangé ceux qui aimeraient me voir brandir un drapeau, crier des slogans, choisir un troupeau ou prêter serment d'allégeance. Je mets le feu où je crois qu'il y a de la mauvaise herbe, quand bien même le chien-dent se retrouverait dans la cour des bohèmes, des bleus, des homosexuels ou des gros. Si parler

librement, chose rare aujourd'hui où les intellectuels sont à gages et les penseurs à commission, me fait passer pour un communiste ou un libertarien, je l'assume pleinement. Si, pour être libre et m'exprimer sans contraintes, je dois me faire traiter de révolutionnaire ou de réactionnaire, qu'il en soit ainsi. Comme l'écrivait Montherlant, « on reconnaît l'homme libre à ce qu'il est attaqué simultanément ou successivement par les partis opposés. » Mais gare aux représailles : je déteste que l'on me place dans le camp de mes ennemis.

Évidemment, mes propos ciblent plus souvent les tenants d'un certain discours. C'est que j'ai un penchant pour les victimes et, à l'instar de Cioran, je crois qu'on doit toujours se ranger du côté des opprimés, même quand ils ont tort. En contrepartie, les bienpensants et les petits maîtres ont toujours deux prises contre eux quand ils se présentent au bâton devant moi. C'est une position anti-nietzschéenne, voire chrétienne, qui va à l'encontre de ce que je pourrais penser en théorie. Cela s'explique : je n'écris pas en théorie, j'écris avec mon sang.

OUI, VOTRE HONNEUR, je l'avoue : il m'arrive fréquemment d'écouter attentivement *ces gens-là*, histoire de me rappeler ce qu'est le raisonnement

binaire, de renforcer mon désir nietzschéen de nuire à la bêtise ou plus simplement pour me reposer : « C'est drôle, les cons, ça repose, c'est comme le feuillage au milieu des roses. » (*Le temps qui reste*, Jean-Loup Dabadie)

UN ANIMATEUR DE radio se targue d'avoir piégé un invité qui dénonçait la colonisation par l'anglais du fait français au Québec en lui demandant des preuves, des chiffres. Fier, il ajoute : « *Prove it!* »... Et il ne s'en rend même pas compte. Cela me remémore les *Jennifer Tremblay*, *Steven Côté* et autres *Christopher Bédard*. Cela me rappelle certains jeunes qui trouvent plus « *flash* » une expression anglaise que celle de leur langue natale. Cela me fait penser à cette jeune fille qui ne parle pas un mot de la langue de Shakespeare et qui s'est fait tatouer sur le corps une phrase en anglais... avec une faute !

JE M'INJECTE, QUAND je suis mélancolique, des doses massives d'une panacée que ne recommanderait aucun médecin. Combattant le feu par le feu, je bombarde ma tristesse du chagrin des autres, je canarde mes angoisses de l'anxiété d'autrui et je m'enveloppe tout entier dans les draps

tourmentés des poètes. J'aime bien, par exemple, visiter Jules Laforgue :

*Ah ! que la Vie est quotidienne...*

*Et, du plus vrai qu'on se souviene,*

*Comme on fut piètre et sans génie...<sup>1</sup>*

Je me roule en boule dans les mots de Christian Bobin :

*La vie en société c'est quand tout le monde est là et qu'il n'y a personne. La vie en société c'est quand tous obéissent à ce que personne ne veut.<sup>2</sup>*

Je m'abrite chez Pascal Quignard :

*Sans cesse il n'y a pas de monde au lieu où nous vivons. Sans cesse la figure du monde est passée. Sans cesse le langage fait défaut. Sans cesse celle qu'on aime se réduit à un rêve. Sans cesse les souvenirs ne sont que des pierres.<sup>3</sup>*

Ou je sombre carrément dans Cioran :

*Que tout soit dépourvu de consistance, de fondement, de justification, j'en suis d'ordinaire si assuré, que, celui qui oserait me contredire, fût-il l'homme que j'estime le plus, m'apparaîtrait comme un charlatan ou un abruti.<sup>4</sup>*

Mais mon ultime posologie, je la trouve chez Damien Saez, auteur, compositeur et interprète français, de qui l'on dit qu'il n'y a rien eu

---

1. Jules Laforgue, « Complainte sur certains ennuis », dans *Les plaintes*, 1885.

2. Christian Bobin, *L'inespérée*, 1994.

3. Pascal Quignard, « Petit traité sur Méduse », dans *Le nom sur le bout de la langue*, 1993.

4. Emil Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, 1973.

d'équivalent depuis Jacques Brel ou Léo Ferré. Les paroles sont ardentes, la musique fiévreuse, le timbre de voix déchirant. On écoute Saez comme d'autres vont au culte, l'âme ouverte et disponible à tout bouleversement. On a envie de joindre les mains et l'on se sent soudainement moins seul à trouver le monde franchement triste.

Chez Saez, la tournure assassine est commune, le verdict impitoyable :

*Puisqu'on est jeune et con,  
puisqu'ils sont vieux et fous<sup>5</sup>*

Et il y a des appels, des chants de coq :

*Puisqu'ici, il n'y a qu'au combat qu'on est libre,  
de ton triste coma, je t'en prie, libère-toi.<sup>6</sup>*

Mais c'est quand cette propension au cri enragé de prophète devient nostalgie des passions perdues qu'il touche droit au cœur :

*Qu'il est loin le temps des amours  
le temps des cœurs qui se serrent  
oui des filles que l'on serre  
fort contre soi.<sup>7</sup>*

*Avec le temps, tout s'en va*, dit lucidement Léo Ferré. Saez dit de même, mais en ajoutant une précision incisive :

*On se dira jamais vieillir  
puis on finira tous vieux cons  
à regretter c'qu'on a perdu*

---

5. « Jeune et con », dans *Jours étranges*, 2001.

6. « Jeunesse lève-toi », dans *Varsovie – L'Alhambra – Paris*, 2008.

7. « Le bal des lycées », dans *Messina*, 2012.

*celle qu'on aimait qui est pas venue.*<sup>8</sup>

Parce que devenir adulte, pour Saez, c'est être forcé d'oublier, d'abandonner ce qui tient à cœur et, surtout, perdre ses illusions de jeunesse :

*Les visages qu'on a croisés qu'on a perdus  
les gens qu'on a aimés puis qu'on n'aime plus  
les yeux qui sèchent au temps qui passe  
les amis qu'on a laissés derrière  
la vie qui perd de ses mystères.*<sup>9</sup>

Et le poète de Saint-Jean-de-Maurienne, lucide, sait bien dire que toutes ces pertes resteront gravées en nous, en attente d'un moment de faiblesse pour jaillir plus fortes que jamais :

*Un jour bientôt face à la mort  
me reviendront à la mémoire  
toutes ces choses que j'ai oubliées  
oui puis toi que j'ai aimé  
tu sais toujours face à la mort  
nous reviennent à la mémoire  
celles avec qui on a dansé  
les jours de fêtes et des bals des lycées.*<sup>10</sup>

Mémoire de jeunesse qui ressurgit, mais également mémoire d'enfance glissant vers une doléance bouleversante qui ne peut que frapper ceux qui se souviennent de ce miracle de jadis :

*Je sais ça fait longtemps que je n'ai pas vu tes rives  
la rumeur du ruisseau et puis le chant des*

---

8. *Idem.*

9. *Idem.*

10. *Idem.*

*grives [...]*

*nous marchions tous les deux à pas de loup dans  
la neige*

*tu m'apprenais les mots et le nom des oiseaux.<sup>11</sup>*

Hommage de l'origine, hommage inévitable  
et touchant de la mère :

*Me voilà revenu sur les terres de l'enfance  
me revient en mémoire aux sanglots de l'hiver  
toi la fille des bateaux, la fille de militaire  
oui toi la littéraire qui m'apprit à écrire [...]  
toi qui m'accueillis oui bras ouverts à la table  
toi qui bordas mon lit à me conter des fables.<sup>12</sup>*

Cette enfance perdue est aussi le deuil d'une  
époque que Saez regrette, celle où la culture avait  
encore son importance :

*Ivre de solitude tu m'apprenais Rimbaud  
quand nous allions le long du ruisseau [...]  
de cette époque morte où les gens savaient lire.<sup>13</sup>*

Que faire, alors, si ce n'est rêver, malgré les  
influences de l'époque qui n'ont à offrir qu'un  
chemin morne vers le cimetière :

*Une maison, un jardin,  
un pot d'fleurs, un p'tit copain.  
un boulot qui sert à personne,  
et puis des pilules pour ton chien.  
T'as vu c'qu'on a prévu pour toi  
Sûr t'auras tout le nécessaire.*

---

11. « Châtillon-sur-Seine », dans *Messina*, 2012.

12. *Idem*.

13. *Idem*.

*Un chemin qui va droit tracé  
pour la maison d'retraite*<sup>14</sup>  
Rêver, donc, même si la fatigue survient, puis-  
sante et profonde :

*Y'a la mélancolie  
L'amour qui bat de l'aile  
Et nous avons vieilli  
Les poings montent moins haut.*<sup>15</sup>

Et surtout, poursuivre la quête de liberté, mal-  
gré tout ce qui s'y oppose :

*Mais il reste la force  
De croire en la beauté  
La sève sous l'écorce  
De la liberté  
Nous marcherons encore  
Sous les cieux de tempêtes  
Menacés, mais libres.*<sup>16</sup>

Et moi, essuyant mes larmes, je redresse la tête, car si j'ai conscience d'être menacé par l'endoctrinement, la démission, l'engourdissement du spectacle continu, je me souviens soudain que je ne suis pas à genoux, mais libre.

NOTRE PERCEPTION EST parfois vaincue par l'immensément long (durée) ou l'infiniment

---

14. « Les printemps », dans *J'accuse*, 2010.

15. « Menacés, mais libres », dans *God Blessé*, 2002.

16. *Idem*.

grand. On s'étonne, par exemple, d'apprendre que la reine égyptienne Cléopâtre (vers 60 av. J.-C.) est plus près de notre époque que de la construction de la pyramide de Kéops (vers 2560 av. J.-C.). Ou on se donne le vertige en lisant qu'on estime qu'il y a dans l'univers *observable* quelques centaines de milliards de galaxies qui contiennent chacune quelques centaines de milliards d'étoiles, c'est donc dire  $10^{23}$  étoiles (10 multiplié 23 fois par 10). Certains scientifiques s'amuse à lancer que ce nombre est environ égal au nombre de grains de sable sur terre et qu'une seule galaxie compterait autant d'étoiles qu'il y a de grains de sable dans un mètre cube de sable. Je l'avoue, je suis ici vaincu.

IL Y A un plaisir viscéral à savourer l'instant où l'empoisonnement par l'alcool s'installe, les quelques minutes durant lesquelles la conscience sobre s'efface sous le flou tranquille de l'ébriété, moment de grâce où l'on glisse doucement entre les doigts de ses angoisses et où on se libère enfin de son soi mesquin.

LES SECRETS INDICIBLES que l'on garde pour soi dans la honte, avec la peur subtile en

arrière-plan que quelqu'un découvre qui on est réellement.

QUE TOUT LE monde, grâce aux réseaux sociaux, ait désormais la possibilité de s'exprimer est un phénomène singulier. Nous ne sommes pas bien loin d'une époque où la seule minorité qui savait lire et écrire contrôlait tout le discours public. C'est un pouvoir nouveau qui est donné à presque tous les citoyens et, bien que je ne croie pas du tout en la démocratie qui n'est jamais que l'oppression d'une minorité par une majorité, je pense que cette possibilité de s'exprimer tend à redonner un certain levier à ceux qui n'en ont jamais eu, donc à rendre la société plus égalitaire. En théorie.

Donner la parole à tous, mais surtout que tous la prennent, cela revient parfois à ne la donner à personne et il suffit de lire un peu sur Internet pour apercevoir la cacophonie qui en résulte. On ne s'entend plus parler et on s'écoute rarement. De plus, et cela sera vu comme aristocratique, je considère que toutes les opinions ne se valent pas, même si je défends corps et âme le droit de tous à en avoir une et de pouvoir la partager. On oublie souvent aujourd'hui que le savoir et la culture sont utiles pour appréhender le monde et le faire comprendre. Une opinion n'est pas une réflexion,

de même que croire en quelque chose et avoir fait des recherches sur cette même chose ne donne pas pareil résultat. Conséquemment, l'opinion d'un homme comme Noam Chomsky devrait être considérée plus sérieusement que l'article du premier journaliste venu. Ce n'est pas parce que Chomsky a une tribune plus haute, mais parce que cet homme passe sa vie à lire, à fouiller, à examiner, à comparer des sources, bref à réfléchir. Son opinion demeure une opinion, mais celle-ci est articulée autour d'une puissante réflexion qui lui donne toute sa valeur.

Je lis quotidiennement des articles sur des sujets pointus et complexes que rédigent des journalistes qui font probablement leur possible. Mais on voit bien, si l'on est un peu au fait du sujet abordé, que l'article a été écrit rapidement, à partir de données trouvées tout aussi rapidement sur Internet. On survole et on simplifie.

Et que dire des commentaires sur les réseaux sociaux, les blogues, les articles de presse ? C'est souvent du grand n'importe quoi. On ne peut pas s'informer trente minutes par jour et avoir une idée élaborée et juste sur des sujets aussi complexes que le conflit israélo-palestinien, l'éthique en génétique ou l'effondrement financier de la Grèce. C'est pourquoi j'accorde beaucoup de valeur à l'opinion des intellectuels, même si ce n'est plus très à la mode. Et je ne parle pas de l'éditorialiste du quotidien populaire ou de

l'animateur en vogue. Entre ce droit nouveau qui est une avancée démocratique et le maelström d'opinions, il faudra trouver un juste milieu. Et je crois encore ici, quoi qu'on en dise aujourd'hui, que ce sont ceux qui ont le temps de penser qui pourront nous y aider.

POUR TUER DES innocents au nom d'un dieu ou d'une patrie, il faut certainement être un peu fou ou totalement aveuglé par une colère terrifiante, une rage sourde qui enfle depuis longtemps, qui gronde au point de faire perdre toute empathie, tout respect et toute humanité. Depuis toujours des victimes meurent pour soulager la faim des divinités et l'avidité des maîtres. Depuis la nuit des temps des tarés se vengent de la misère que leur font des plus tarés en frappant sur des innocents.

Dans l'absolu, on dit que personne n'est innocent, mais c'est là de la poutine rhétorique qui ne se mange que dans les livres de psychanalyse ou les colloques de philosophie. Dans le réel, elle est indigeste, voire poison. Dans mon livre de vie, ça n'existe pas, les dommages collatéraux. Tu assassines un seul innocent, tu es désormais mon ennemi. Tu vises à côté, tu es un meurtrier.

Je sais bien qu'on aime laver le sang avec le sang et que cette brutalité est dans notre nature,

encodée dans nos gènes, fixée dans notre cerveau reptilien, mais naïvement je souhaiterais qu'on tire quelque chose de cette violence : un peu plus de compassion, un peu moins de haine. Des convictions aussi : qu'il n'y a jamais de guerre juste, qu'un assassin est un assassin qu'importe la victime et, surtout, que tuer au nom de la religion ou de la politique est une immondice inacceptable, quand bien même cela se passe à Paris, Boston, Bagdad ou Kaboul.

DE NOS JOURS, il est difficile de vivre tranquillement. Les plus jeunes sont exhortés dès la sortie du berceau à pratiquer tel sport, à s'accomplir dans telle activité, à socialiser à tout instant et à se distinguer scolairement. Devenus adultes, tout les pousse au travail acharné, au dépassement de soi, à la performance, au couronnement social. De même, alors qu'on s'attendrait à les voir prendre du repos bien mérité, les plus vieux sont continuellement incités à être actifs, à voyager, à consommer des loisirs et engloutir de la culture. L'ennui est devenu le pire ennemi de l'homme, le farniente un rêve de jadis, l'oisiveté un vice abject. Enterrés Georges Moustaki et ses paroles de rêveur : « Nous prendrons le temps de vivre / d'être libres mon amour / Sans projets et sans habitudes / nous pourrons rêver notre vie ». Les

plaisirs d'être seul, de ne pas travailler, de ne pas s'illustrer, de ne pas regarder la télé, de n'écouter ni radio ni musique, de ne pas fixer d'écran quel qu'il soit, de ne pas courir, danser ou sauter seront bientôt de vagues souvenirs que le monde à bout de souffle sera trop épuisé pour redécouvrir.

JE N'AIME PAS beaucoup la religion. Je respecte ceux qui croient, mais, je l'avoue, avec un fond de bienveillance un peu hautain. Je suis toujours du côté de ceux qui se battent contre la soumission, l'aveuglement, la naïveté, la crédulité, l'esclavage forcé ou volontaire, la bêtise... « Quoi ? C'est bête de croire en Dieu ? » C'est vous qui le dites. Mais entre vous et moi, que diriez-vous si je vous disais demain matin qu'un de mes amis est mort, est monté aux cieux, puis est revenu me faire un petit coucou ? Ou si je certifiais, durant un souper, qu'un être suprême a créé l'homme et que toutes les découvertes sur l'évolution sont des faussetés ? Et si j'affirmais qu'il est acceptable que des rabbins circoncisent des nouveau-nés avec leurs dents encore de nos jours parce que c'est le rituel demandé par un grand barbu tout-puissant ? (*c. f.* Christopher Hitchens, *Dieu n'est pas grand*) Ou encore si je m'agenouillais cinq fois par jour en direction d'un certain lieu pour prier dans une autre langue que la mienne, peu

importe où je suis, même chez vous en visite ? Enfin, si je prétendais que j'aimerais mieux arrêter de pratiquer mon sport préféré ou perdre mon emploi plutôt que de retirer un attirail religieux quelconque imposé par un dieu ou plutôt devrais-je dire par ses émissaires terrestres ? Vous ne diriez sans doute rien. Au nom de la liberté de religion, de la liberté de conscience ou de je ne sais quelle autre tolérance crédule, mais nécessaire au bon fonctionnement de l'usine existentielle.

Soit, je vous l'accorde, on peut bien croire à ce que l'on veut et clamer que Dieu a affirmé ceci ou cela. Je suis le premier à ne pas vouloir qu'il en soit autrement, pourvu qu'on me laisse le droit de croire et dire que c'est simplet ou naïf, selon le cas. Pourvu aussi que cela ne vienne pas compromettre, comme le stipule la *Convention européenne des droits de l'homme*, la sécurité publique, la protection de l'ordre, de la santé ou de la morale publics, ou la protection des droits et libertés d'autrui. Je crois religieusement moi-même que si je peux retenir mon souffle du coin de la rue jusqu'à l'entrée de ma demeure, les choses vont bien aller... Cela vous fait sourire ? Quelle différence avec l'engouement planétaire pour un homme qui marche sur l'eau, rend la vue aux aveugles et transmue l'eau en vin ou pour un marchand né à La Mecque à qui Dieu aurait directement dicté un code de vie strict et parfait ? Vous me dites que des millions de gens ne peuvent pas

être tous dans l'erreur ? Si le proverbe dit que plus on est de fous, plus on rit, ce n'est assurément pas parce qu'on est plus de fous qu'on est dans la vérité. Autrement dit, ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux à y croire que c'est vrai. Et entre vous et moi, les dieux ont de ces exigences qui les discréditent : bigoudis, barbes, tissus, couteaux, cages, cannibalisme, chapeaux étranges, meurtres commandés...

POUR SE SENTIR libre et avoir la certitude de faire des choix, il faut être dans l'ignorance totale de ce qui nous détermine et des forces inconscientes qui habitent l'homme. Prendre conscience qu'on choisit en réalité bien peu de choses, si ce n'est de tenter de connaître tous ces tyrans intériorisés, tous ces automatismes inhérents à ce que nous sommes et toutes ces convictions admises inconditionnellement, c'est être non pas un peu plus libre, mais un peu moins asservi. Autrement dit, nous ne sommes libres que d'obéir à ce qui est en nous, et qui n'est pas toujours joli. C'est ce qui faisait écrire à Henri Laborit, sommité dans la biologie des comportements, que « toute pensée, tout jugement, toute pseudo-analyse logique n'expriment que nos désirs inconscients, la recherche d'une valorisation de nous-mêmes à nos yeux et à ceux de nos contemporains ».

CET ÉCŒUREMENT QUI monte devant l'écran où s'affichent tous ces statuts de bonheur pur, de joie indicible et de plaisir brut, quand on sait la réalité faite d'une quantité phénoménale d'anti-dépresseurs prescrits, de vies mornes, d'existences bâclées et de suicides remis à plus tard.

IL M'ARRIVE FRÉQUEMMENT de penser que si j'étais né dans un milieu ouvrier, je n'aurais probablement pas tous ces diplômes ni tout ce temps pour réfléchir et écrire. Ce ne serait pas un mal et encore moins une honte. Je travaillerais peut-être à plein temps dans une usine, je visserais, tournerais des manivelles, j'appuierais sur des boutons. Le soir venu, je rentrerais chez moi, partagé entre la satisfaction du devoir accompli et mon antipathie pour le patron. Je ne lirais pas. Je n'essaierais pas de trouver dans de vieux manuscrits qui est ce « Tuoldus », auteur présumé de la *Chanson de Roland*. À quoi d'ailleurs me servirait-il de le savoir ? En quoi cela me rapprocherait-il du bonheur ? J'écouterais peut-être la télé ou j'irais me réfugier dans mon atelier ou mon garage, où je m'adonnerais à ma passion de bricoleur ou de mécanicien. Puis j'irais me coucher avec en tête des idées de bonheur pour ma famille, des rêves de vacances bien méritées, des désirs proches ou lointains. Le

lendemain, tout recommencerait. Le plus étrange, c'est que ce soir je m'endormirai avec des pensées semblables et que demain tout recommencera de même manière pour moi aussi.

VOUS CONNAISSEZ EDDIE Castillo ? C'est ce type qui s'est fait photographier avec une passoire à spaghetti sur la tête pour son permis de conduire. L'histoire est arrivée au Texas au mois d'août 2013. Et on l'a laissé faire. Pourquoi ? Parce que le bon Eddie est un fidèle disciple du pastafarisme, une religion (vous aurez compris que tout cela est fort ironique et voulu ainsi) dont la divinité principale est le *Monstre en spaghetti volant*. Son prophète principal est Bobby Henderson, un diplômé en physique de l'Université de l'Orégon qui en avait assez qu'on enseigne le créationnisme dans une université qui compte maints départements qui démentent scientifiquement cette croyance en un dessein divin. Cette religion connaît un essor formidable depuis sa fondation et je pense souvent qu'elle me conviendrait parfaitement. Vous trouvez ça stupide de croire en un spaghetti volant tout-puissant ? Moi, pas plus qu'en toutes ces formules magiques, superstitions fantasmagoriques et autres convictions ésotériques qui font les supposées grandes religions de ce monde, celles auxquelles on adhère étant petit

et qu'on conserve comme un tic nerveux devenu grand. Le Père Noël, je veux bien pour l'esprit des Fêtes des tout-petits, mais j'ai abandonné la légende du pôle Nord il y a belle lurette, à peu près au moment où j'ai commencé à raisonner. On devrait tous se demander, simplement et honnêtement, un jour devant notre miroir, pourquoi on croit à ces histoires magiques. Parce que ces fariboles libératrices d'angoisse de vivre en sont toutes, des histoires magiques, et je vous mets au défi de me prouver le contraire.

Je suis de l'avis du biologiste britannique Richard Dawkins qui affirme cette simple logique : « L'obligation de la preuve repose sur celui qui dit, je crois en Dieu, au Monstre en spaghetti volant, aux fées ou en n'importe quelle autre entité. Ce n'est pas à nous de le réfuter. » Vous dites que je ne crois en rien et que je suis donc païen, damné, condamné ou mécréant ? À vous le fardeau de la preuve.

LA TENDRESSE EST à la passion ce que sont des braises fumantes au feu de bois ardent.

TOUTE CETTE DRAGUE par texto, tout ce flirt sur *webcam*, tous ces débuts virtuels. Bientôt, les

mots doux murmurés à l'oreille seront choses du passé et le poète chantera : « Si je savais texter aux femmes... »

PARLER AVEC QUELQU'UN qui tient son téléphone en main, c'est à peu de choses près comme faire l'amour à quelqu'un qui dort.

SI LES LIVRES fonctionnaient à l'essence, j'ai la certitude qu'il y aurait plus de lecteurs.

QUAND RICHARD DESJARDINS chante « quarante ans de liberté, de nos jours c't'une bonne cote », il parle d'insoumission qui condamne à la précarité, de refus d'aller contre ses valeurs qui empêche la promotion, d'entêtement dans sa passion qui limite la reconnaissance. Mais c'est le mot « liberté » qui compte le plus dans cette phrase.

À FORCE DE répéter le mot « bonheur », certaines personnes se rendent malheureuses.

UN DÉsir, MÊME des plus violents, n'est qu'une lassitude en devenir.

ON PEUT TRÈS bien être en colère pour toutes ces petites trahisons que l'on ne se permet pas.

J'AI PERDU DE VUE, au fil des ans, la plupart des amis de ma jeunesse. C'est que le temps efface peu à peu les souvenirs joyeux qui nous liaient et colmataient la distance qui toujours augmente entre des adultes qui ont pris des chemins différents et, surtout, adopté des points de vue opposés sur la vie.

ON RÉPOND PARFOIS en boutade au lieu commun qui affirme que l'argent ne fait pas le bonheur, qu'il vaut mieux être riche et malheureux que pauvre et malheureux. Je pense au contraire que si j'étais riche (je ne le suis pas) et malheureux (je ne le suis pas tout le temps), ma richesse ajouterait à mon malheur, comme il est plus pénible d'être déprimé quand il fait beau que lors d'une journée sombre et pluvieuse. C'est que la pauvreté peut justifier le malheur et la pluie la

tristesse. Dans les autres cas, le sentiment pénible se voit doublé de mauvaise conscience.

ÊTRE PARFOIS DÉGOÛTÉ par le monde contemporain n'est qu'une preuve de sensibilité.

J'AI LU HENRY Miller pour la première fois à dix-sept ans. C'était *Sexus*, je m'en souviens très bien et ceux qui l'ont lu savent pourquoi. Miller fut la première personne qui me disait qu'on pouvait envoyer paître tout et tous sans pour autant faire s'effondrer le monde. Bien sûr, il y avait des risques à agir ainsi et la vie alambiquée de l'écrivain en témoignait. Mais il y avait à chaque page lue un souffle sulfurique de liberté qui contrastait avec une norme que je pensais alors inaltérable et universelle.

Lire Miller à cet âge, c'est tuer un bourgeois.

QUAND ON Y songe honnêtement, très peu de gens dans une vie nous aiment vraiment : nos parents, si on tombe bien, certains frères et sœurs, deux ou trois amis fidèles, quelques amours, peut-être. C'est bien peu si l'on considère la place

que l'amour occupe dans nos vies, mais c'est probablement cette rareté qui lui confère toute sa valeur.

LE LIBRE CHOIX d'avoir ou non des enfants ne devrait pas être sujet à discussion. Chacun a le droit de décider s'il veut ou non être parent. Cela s'applique plus encore aux femmes qui ont, selon ce que j'en sais, à justifier presque continuellement leur décision de ne pas devenir mère. Cela dit, elles ne connaîtront jamais ce que c'est que d'aimer inconditionnellement son enfant de cet amour violent et impitoyable qui s'installe de façon permanente dans votre tête et votre cœur, quand bien même vous voudriez le modérer.

QUEL PLAISIR Y a-t-il à prendre une photo de soi-même, à la publier sur Internet et à regarder ensuite, l'inquiétude au cœur, combien de gens l'aimeront ?

COMMENT ÊTRE COMPLÈTEMENT heureux, totalement joyeux dans ce monde où la tristesse est plus forte que la joie, la douleur plus intense

que le bonheur ? Je n'ai pas choisi entre le livre *psycho-pop* qui m'ordonne de me sentir bien et les paroles lucides d'un Damien Saez, la prose brûlante d'un Christian Bobin ou la poésie crue d'un Jules Laforgue. Le choix est déjà fait avant que je ne pose mon esprit sur la question.

DANS LES MOMENTS les plus difficiles de ma vie, je me suis accroché à différentes bouées de sauvetage. Si mes enfants ont été la plupart du temps des éléments clefs (et le sont encore), l'amitié, l'amour, la lecture, l'écriture et le vin ne donnent pas leur place. Les autres fréquentations, les autres occupations et les autres drogues furent des passe-temps certes fascinants, mais je me serais noyé s'il n'y avait eu que ça.

DÉCEPTION À LA lecture de *Professeurs de désespoir* de Nancy Huston. L'écrivaine que j'aime tant, lucide, sincère, critique, se transforme dans cet essai en fleur bleue qui semble se rétracter derrière de petits aveux naïfs, des défenses craintives et des arguments vaseux pour attaquer ces écrivains qu'elle a classés comme désespérés. On sent sa propre peur du néant derrière cette critique virulente de ceux qui le vénèrent dans leurs écrits.

LES DÉMUNIS SONT les nouveaux nègres de notre temps. Cette main-d'œuvre bon marché est prisonnière de sa condition, comme l'était l'esclave sur sa plantation de tabac en Virginie vers 1850. Un siècle et demi plus tard, la servitude forcée a été remplacée par une autre forme d'exploitation. On ne choisit pas, il me semble, de devenir caissier chez Walmart ou réceptionniste chez Gino-Auto. C'est l'adversité qui conduit là, le manque de possibles, l'absence d'opportunités. Essayez. Demandez à mille enfants de sept ou huit ans ce qu'ils veulent faire plus tard. Entre policier, médecin, enseignant et coiffeuse, vous n'aurez aucun caissier chez Walmart et aucune réceptionniste chez Gino-Auto. C'est la suite des choses qui obligera ces enfants à être ce qu'ils ne veulent pas être et faire ce qu'ils ne choisissent pas de faire, pour subsister et pour survivre.

ON COURT APRÈS le rêve commun en pensant poursuivre le bonheur. Ce n'est qu'une fois celui-ci rattrapé qu'on réalise combien c'est ennuyant.

DEUX GRANDES FOLIES de notre époque : utilitarisme et hygiénisme. D'un côté, des rêves pratiques, des passions fonctionnelles, des ambitions

pragmatiques et des existences rationalistes. De l'autre, des corps surmenés, des plaisirs domptés, des karmas inquiets et des dents fluorescentes.

PENSER EST SANS doute la plus difficile des occupations, la plus souffrante, en fin de compte, des activités humaines. C'est pourquoi tout le monde se voue généralement à autre chose. Pour éviter cette douleur que Thomas Bernhard nommait « la folie des folies », on se rue sur les tapis de course et les terrains de tennis, on fait de la gym, on s'entraîne. C'est que l'idée du souffle glacé de la mort ne surgit presque jamais en ces lieux où le corps prend toute la place.

RIDICULE DES ENNEMIS de Nietzsche qui le connaissent par quelques bribes perdues dans le spectacle perpétuel.

MOI : JE CHERCHE un titre de la collection *Quarto*, chez Gallimard...

Libraire : la collection quoi ?

Moi : *Quarto*.

Libraire : (se dirigeant d'un pas leste vers son

ordinateur) QuaTRo, d'accord.

Moi : (timidement) heu, c'est QuaRTo, pas QuaTRo.

Libraire : oui, oui, QuaTRo. C'est quoi le titre ?

Moi : les œuvres complètes de Marguerite Duras.

Libraire : de qui ?

Moi : (traumatisé) heu... Marguerite Duras...

Libraire : d, u, r, a, s ?

Moi : (terrorisé) oui...

MÊME EN Y mettant toute ma volonté, je n'arrive pas à comprendre que certaines personnes considèrent comme vraies les histoires inventées des grands livres religieux.

JE LIS PRESQUE tout. Je suis un *bibliovore* des plus gourmands. J'aime particulièrement les essais et la philosophie, mais je peux lire l'arrière d'une boîte de céréales si je m'ennuie trop, ce qui arrive souvent. Mais pour lire *vraiment*, j'ai besoin de m'installer confortablement et d'avoir du temps devant moi. Je peux lire un livre durant toute une nuit sans m'arrêter s'il me plaît vraiment. C'est un des avantages de ne pas avoir à

se lever systématiquement pour aller travailler. D'un autre côté, je suis implacable avec les livres : ils ont peu de temps et de pages pour me toucher ou m'inciter à continuer la lecture. S'il y a des livres qui me tiennent éveillé toute une nuit, il y en a beaucoup d'autres qui me tombent des mains en quelques secondes.

PREMIÈRE NEIGE : DEUX effets possibles. Nostalgie lumineuse des joies d'enfant, cœur palpitant, joues froides, temps qui s'arrête. Amertume d'arthrite, de vent glacial, de gerçures saignantes et de maux de dos.

On ne choisit pas.

CETTE FEMME INTELLIGENTE et belle (dans cet ordre), sensible et cultivée, amoureuse d'un imbécile de première, borné et inculte, amateur de pensée binaire et ennemi de toute finesse.

Comme quoi la puissance aime parfois la faiblesse.

UN JOUR, ON jugera l'écart démesuré qu'il y a aujourd'hui entre les conditions de vie des uns

et des autres avec la même indignation que l'on considère l'esclavage de jadis.

SI JE N'ÉCRIS pas tout le temps sur l'écran ou le papier, je le fais continuellement dans ma tête où il se passe toujours des choses fascinantes. Comme le mentionne Sollers, « un écrivain écrit même quand il ne fait rien ». Excuse d'artiste, parfois mensongère, mais toujours rassurante.

L'ÉTAT VIENT D'ANNONCER la création de l'*Office du drôle*. Dans un premier temps, l'Office dressera une liste de tout ce qui peut être acceptable en humour et, en contrepartie, de tout ce qui ne l'est pas. La liste non exhaustive des interdits, qu'on trouve sous l'onglet « Pas drôle » de leur nouveau site web se lit d'ores et déjà comme suit : « Seront désormais considérées comme pas drôles et passibles d'amendes et de poursuites judiciaires les tentatives d'humour suivantes :

Parler d'un politicien ou d'une politicienne en le ou la comparant à un sac de vidanges ou tout autre objet à odeur, texture ou apparence douteuse;

Utiliser des mots scatologiques tels que « caca », « crotte », « pipi » hors de leur contexte

habituel d'intimité (pour la liste complète, téléchargez le document [ici](#));

Parler des femmes de manière péjorative de façon à ce que celles-ci se sentent moins féminines ou malheureuses;

Parler des hommes de manière dépréciative de façon à ce que ceux-ci se sentent moins virils ou trop poilus;

Plaisanter sur les chiens sans famille, les chats dégriffés, les poissons dans les bouches;

Parler de choses laides, pas à la mode, pas énergisantes, cruelles ou morbides;

Plaisanter sur une faiblesse, un vice, un trouble, un handicap, un tic, un défaut, comprenant sans en être la totalité, toute blague sur les orgelets purulents, les pieds-bots, les pieds secs, les cheveux gras, les dents jaunes, la peau de crapaud, alouette;

Plaisanter sur sa mère, son père, son fils, sa fille, son cousin, sa cousine, sa tante, son oncle, sa nièce, son neveu, son filleul, etc. (Pour la liste complète des liens parentaux, téléchargez le document [ici](#));

Nommer dans une blague quelqu'un qui n'a pas signé le document 801a234B000Z, intitulé *Agrément de dérision*, disponible sur le site de l'Office.

Veuillez noter que cette liste sera régulièrement revue et que tout nouvel élément sera automatiquement légal et applicable selon la Loi sur

le Rire dès cette mise à jour. »

Dans un second temps, l'Office du drôle complétera une autre liste, celle du « Pas drôle du tout ». Toute infraction relative à cette liste évitera un procès coûteux puisque les fautifs seront automatiquement condamnés, sans passer *Go*, sans réclamer 200 dollars.

Avec l'ouverture de l'Office du drôle, l'État espère éviter les dérapages humoristiques, les dégringolades comiques, les écarts amusants, les escalades burlesques, les dérives désopilantes, les embardées inénarrables et les déraillements farcesques.

Dans la lignée de cette réforme, on compte ouvrir d'autres offices sous peu. Pour l'instant, le communiqué ne mentionne que l'Office des mots *fictionnables*, l'Office des paroles de chansons *ouiiables*, l'Office des formes et symboles *peignables* et l'Office des sculptures *gossables*, mais le meilleur, nous dit-on, reste à venir.

La nouvelle a été accueillie avec soulagement par mesdames et messieurs.

J'AURAI POUR LE niqab le même respect poli que je manifeste pour d'autres bizarreries qu'exigent les religions si les hommes devaient aussi le porter. C'est que l'ineptie des dogmes religieux n'est à mes yeux supportable que par un

effort humaniste qui disparaît aussitôt qu'on y mêle une mentalité phallocrate.

IL NE FAUT pas toujours juger un livre à sa première lecture. S'il y a assurément de mauvais livres, il arrive qu'on ne soit pas prêt pour un livre en particulier ou la rencontre avec son auteur. Ma vie de lecteur est remplie de premiers rendez-vous ratés qui ont fini par être des histoires d'amour de longue durée.

Quand j'aime un livre ou un auteur, je peux relire plusieurs fois, parfois plus de dix ou vingt. Je ne compte plus le nombre de mes lectures de *Sur les cimes du désespoir* de Cioran, d'*Autoportrait au radiateur* de Christian Bobin, des *Petits traités* de Pascal Quignard, d'*Une vie bouleversée* d'Etty Hillesum, d'*À l'heure du loup* de Pierre Morency, des *Essais* de Montaigne. Je ne me lasse pas de relire *Mémoires d'Hadrien* et *L'œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar, de même que la trilogie du *Seigneur des anneaux* de Tolkien. Je relis beaucoup aussi les écrits non fictifs de Gabriel Matzneff ou de Maurice G. Dantec. Ce ne sont pas nécessairement les meilleurs livres, mais ce sont les meilleurs livres *pour moi*. Chaque nouvelle lecture me fait découvrir quelque chose et me touche autant qu'à la première. Si le livre finit par me lasser, ce qui arrive parfois, il est mis en

punition dans ma bibliothèque pour un temps indéterminé !

D'UN CERTAIN POINT de vue, les médias sociaux sont un concentré explosif de ce qu'on appelait jusqu'à récemment la propagande, c'est-à-dire un ensemble de procédés qui servent à influencer les gens et à les faire penser ce qu'on veut qu'ils pensent. À la différence qu'il y avait quelque'un derrière la propagande, une entité spécifique, politique souvent, avec un but. Il y avait donc un ennemi à contester, si jamais cela devenait nécessaire. Mais derrière les réseaux sociaux, il n'y a rien, si ce n'est *XYoBOB31*, *Gigi\_HOT* et *Brandbouc19*. Que peut-on contre des fantômes cachés derrière leur écran ? C'est pourquoi je me méfie des consensus obtenus en quelques milliers de clics qui font la une. De la masturbation d'opinion, ça n'a jamais donné d'échanges honnêtes. Ce pouvoir nouveau me trouble parce qu'il expose dans sa plus vulgaire forme l'esprit de meute haineux des humains en général, celui qui a fait monter sur le bûcher des innocents au Moyen Âge ou qui a conduit à des massacres d'envergures cautionnés par le peuple. Quand on place ensemble cinq personnes intelligentes, il arrive que le groupe devienne con. Quand c'est mille, il arrive qu'on brûle des livres ou des

hommes. Le bon peuple. La masse. Le *vulgum pecus*. Le commun des mortels. Vous, moi et les autres. Du sang pour apaiser la haine qui est en nous. *Terret vulgus*, comme l'écrit Spinoza : la foule est terrifiante. Du « ben bon monde » dans la vie de tous les jours, mais c'est prudence de ne pas laisser entre leurs mains le pouvoir de la magistrature.

QUAND IL S'AGIT de liberté d'expression, je suis obstiné. Je défends bec et ongles le droit de dire ce que l'on veut dans le respect de la loi. Je plaide pour tous les textes qui s'écrivent partout et qui donnent une vision du monde multiple et hétérogène. Je lis ceux de mes ennemis avec délice et mes ennemis devraient faire de même avec les miens. C'est ce que j'aime dans notre société, que nous puissions parler quand ce qu'on a à dire est brillant et logique, mais aussi quand bien même ce serait stupide ou faux. C'est parfait ainsi, car on ne sait jamais avec certitude, après tout, si le con ou le menteur ce ne serait pas nous.

LA DROITE ÉCONOMIQUE est plus déchaînée que jamais quand vient le budget. On s'habitue péniblement à leurs explosions de gérants

de caisse populaire, année après année. Leur discours est toujours le même, vise toujours les mêmes, ceux dont ils ne font pas partie, évidemment. Serrez-vous la ceinture, travaillez plus, arrêtez de vous fier au gouvernement... Autrement dit, ne vivez pas comme nous, donnez-nous en plus pour moins et laissez le gouvernement investir son argent dans nos affaires. C'est le système qu'ils prônent qui ne fonctionne pas et c'est de notre faute... Comme le disait Henry Ford : « Il est appréciable que le peuple de cette nation ne comprenne rien au système bancaire et monétaire. Car si tel était le cas, je pense que nous serions confrontés à une révolution avant demain matin. »

L'ENNUI VIENT D'UN silence intérieur qu'aucune activité extérieure ne peut combler, pas même le brouhaha incessant du monde moderne. Je m'ennuie souvent et je ne m'en plains pas.

SI ÊTRE NIHILISTE c'est nier le sens supposé de l'existence qu'il y aurait à vivre comme tout le monde, à consommer, suivre une carrière, faire des enfants, finir de payer son hypothèque, entretenir son domaine aussi petit soit-il, et bien

je le suis. Je ne crois pas au bonheur qu'on veut nous vendre partout. Et ce jugement n'est pas *a priori*, j'ai expérimenté ce chemin pavé de bonnes conventions. Le bonheur n'est pas là, du moins pas pour moi, et je ne cesse de constater chaque jour que ceux qui le prétendent ont soit beaucoup à perdre si ce faux idéal disparaît (ceux à qui on a coupé la tête), soit beaucoup à gagner s'il demeure (ceux qui font leur profit de ces décapitations systématiques).

IL EST RASSURANT de catégoriser ceux qui vivent ou tentent de vivre différemment. Bohème, anarchiste, anticonformiste, excentrique, marginal, fou... Des termes qui classent pour soulager l'inquiétude face aux possibles de l'existence. Toute l'histoire de la folie et de l'oppression qu'ont subi les « fous » depuis le Moyen Âge est basée sur cette classification de ce qui est normal ou devrait l'être. Foucault, Nietzsche et Bataille en ont beaucoup parlé. Ils ont eu une grande influence sur ma façon de concevoir la folie et son opposé, la norme. Dans un magnifique essai intitulé *Idéologie et folie*, Thomas S. Szasz montre comment la notion de folie est une qualification qui sert la société (et évidemment ceux qui la dirigent) et très peu ceux que l'on nomme « les fous ». Szasz donne plusieurs exemples historiques où la

notion de folie a été fort utile aux régimes tyranniques pour éliminer les adversaires. Concrètement, je pense que les fous dérangent beaucoup parce, comme un miroir, ils reflètent la discipline et la soumission que nécessite le titre de bon citoyen, de bon père, de bon fils, de bon étudiant, de bon travailleur... Beaucoup de gens normaux sont très malheureux et peut-être bien plus fous que ceux que l'on prétend tels. De même, je pense qu'il est bien pire de faire tout ce qu'il faut selon les règles établies et d'être malheureux que de faire selon son cœur, même si c'est contraire aux valeurs communes, et l'être tout de même. C'est une question de possible : dans le premier cas, on a tout perdu; dans le second aussi, mais on ne s'est pas perdu soi-même.

JE CHERCHE CHAQUE jour des façons de ne pas être nihiliste. C'est qu'il est difficile de vivre sans croire en Dieu ni en la raison. Croire en Dieu est aisé et il existe des dizaines d'excellentes motivations pour se faire chrétien, bouddhiste ou musulman. La mort, cette insensée certitude, est en première ligne. Et le vieillissement, la maladie, la détresse, la peur... Dieu est l'opium des mortels et sans lui le réel est parfois bien dur à supporter. C'est sans doute ce qui explique que des fables plus invraisemblables les unes que les

autres soient avalées par des gens qui, ma foi, ont dans la plupart des autres sphères de leur vie un excellent jugement et une tête bien faite. Mais je ne consomme pas de cette consolation-là. Ma quête quotidienne consiste donc à créer du sens où de prime abord il n'y en a guère. D'abord, faire la différence entre la scène, c'est-à-dire le monde, et l'acteur, c'est-à-dire moi. Que m'importe que les planches craquent, que les rideaux soient sales et que le public soit endormi si je joue mon rôle à la perfection, si chaque ligne est prononcée magistralement, si mon costume a été choisi par moi ! Qui m'empêche de donner du sens par moi-même là où des dieux inventés le font habituellement ? Rien, si ce n'est un détail, l'idée d'un metteur en scène caché quelque part qui serait en mesure de juger ma performance.

J'AI SOUVENT ENTENDU dans ma vie, mesquinerie cachée sous la boutade ou idiotie dissimulée sous l'ingénuité, que je ne faisais rien. C'est que *ne rien faire*, pour ceux-là, c'est ne rien faire d'utile et que l'utile, pour ces mêmes esprits obtus, c'est ce qui a une valeur monétaire ou une fonction pratique. Pour ces bienpensants, je ferais quelque chose si, au lieu de réfléchir sur l'existence et de tenter de mettre sur papier les quelques idées qui en découlent, je fabriquais des plats de plastique

réutilisables ou vendais des souliers à des maddames riches. Passant leur vie à accumuler de l'argent qui panse leur insécurité sans fond et des biens matériels qui colmatent leur insatiable besoin de confort, il leur est impossible de saisir la substantifique moelle de mon existence. Je les suspecte de ne pas se demander souvent pourquoi ils vivent. Moi, je le sais. Et comme l'écrivait Nietzsche, quand on connaît le « pourquoi », le « comment » importe peu.

JE ME MÉFIE de ceux qui crient leur bonheur partout. Ceux qui ne cessent de dire autour d'eux qu'ils sont heureux me terrorisent carrément. L'écran est un endroit bien plus effrayant qu'il n'y paraît ! Pour moi, le bonheur n'est pas une question qui se pose dans la durée, mais bien dans l'état. Je suis souvent heureux, mais je ne peux penser cet état que rétroactivement : j'étais heureux à tel moment. D'ailleurs, et je suis très hédoniste sur ce point, j'associe inconditionnellement plaisir et bonheur avec satisfaction des désirs d'une part et, d'autre part, absence de souffrance. Je ne crois pas que l'on puisse être heureux si l'on souffre. Au mieux, on peut être serein dans la douleur, mais cette attitude est réservée aux sages, ce que je ne suis pas. À l'instar de Cioran, je suis triste quand je pense et ne suis donc

pas heureux dans ce temps-là. Comment pourrais-je l'être quand chacune de mes pensées se joint inévitablement à la lucidité du néant ? Mais il m'arrive de ne pas penser et dans ces occasions, je suis heureux. Je précise : ne pas penser ne veut pas systématiquement dire être heureux. C'est parfois être simplement stupide, ce qui n'est pas la même chose, et il suffit de fréquenter un peu le monde pour se rendre compte assez rapidement que tous les imbéciles ne sont pas des imbéciles heureux.

MALHEUR À L'HOMME qui pense, dit-on. Pourtant, certains grands esprits ne sont pas tristes du tout. Ce sont souvent des sages ou des gens qui s'en approchent. C'est qu'il y a une manière de penser qui se tient dans une zone où la tristesse n'a pas de point d'appui. Plusieurs penseurs, quand on leur parle en dehors du cirque médiatique, expliquent que ce qui pourrait les rendre tristes dans leur réflexion les fait rire. Un passage des *Bienveillantes* de Jonathan Littell traite de cet état d'esprit. Le narrateur rencontre un personnage qui lui explique qu'il voit trois catégories de gens. En résumé, il y a ceux qui sont comme des moutons, c'est la majorité. Ce sont les gens à qui on a coupé la tête ou ceux qui n'en ont tout simplement jamais eu. Ils vivent, consomment

et meurent. Le deuxième type comprend ceux qui voient les dessous des choses, celles qui rendent la vie incompréhensible, mais ceux-là en rient. Parce qu'ils sont sages, parce qu'ils sont capables de gérer l'incompréhensible, de faire avec l'absurde. Les derniers, le troisième type, voient aussi l'incompréhensible, mais sont incapables de le supporter. À mon avis, c'est dans cette catégorie que l'on retrouve le plus d'artistes, d'écrivains et de philosophes. Leur souffrance est leur fécondité. J'espère ne pas être de la première, j'ai la certitude de ne pas être dans la seconde et ma vie quotidienne me laisse croire que je me trouve dans la dernière.

« LA PHILOSOPHIE NE sert à rien. » Il n'y a qu'une personne qui en manque beaucoup pour affirmer une telle sottise.

IL Y A, en philosophie, deux versants diamétralement opposés.

D'un côté, la froideur, le système, le credo, le code et l'alambiqué. C'est Hegel et sa phénoménologie de l'esprit, Sartre et l'existentialisme. La lisant, on s'y embourbe et on surchauffe, on s'alourdit de mieux comprendre le monde.

De l'autre, la chaleur, la pensée claire, la transparence et la vivacité. C'est Nietzsche et son gai savoir, Camus et l'absurde. Qui s'y frotte devient plus fort, plus léger et aperçoit le chemin de la sagesse, car on l'oublie souvent, mais le mot « philosophie » est formé de deux mots qui, réunis, signifient « amour de la sagesse ».

Entre les deux, sur la cime du mont philosophique, je place Épictète et Épicure, pour leur façon d'habiter le monde tout en ne se laissant pas absorber par lui, dominer par lui.

LA PLUS GRANDE réussite du capitalisme contemporain est d'avoir réussi à intégrer dans ses rangs, donc d'en faire des collaborateurs soumis et silencieux, la plupart des artistes et des intellectuels, jadis critiques du pouvoir et de l'injustice.

PARFOIS MON ENCRE tombe sur le monde comme un bombardement. Civils et militaires sont touchés de même manière.

NÉVROSE OU QUOI que ce soit d'autre, quelque chose m'empêche d'accomplir souverainement la

proposition nietzschéenne du devenir ce que l'on est. Mes intentions sont pourtant bonnes, ma volonté d'acier, mon désir incessant, mes abnégations quotidiennes. Néanmoins, je reste souvent sur place, je me noie, me pétrifie devant les méduses : culpabilité, responsabilité et solitude. Au fond, l'erreur est peut-être de vouloir être un diamant brut quand on sait que l'on ne trouve ce précieux que sous la surface, bien enfoui.

« SUPPOSONS QUE JE tombe : mes papiers iront là où ils doivent aller. Ludi ne détruira rien, car sur ce point elle est déjà comme tout le monde : elle s'en fout. Voilà la sécurité. » Je lis ce passage dans *Une vie divine* de Philippe Sollers et me dis que le prénom « Ludi » pourrait être remplacé par n'importe quel autre.

LA DÉCADENCE CONTEMPORAINE n'est pas de se goinfrer, de fumer, d'être volage ou de se saouler avec du vin bon ou mauvais. Ce serait plutôt l'insignifiance hypnotique des écrans de télévisions, d'ordinateurs et de téléphones qui nous abrutissent insidieusement, nous rendent esclaves de rituels plus ridicules les uns que les autres, nous privent de temps et de tout, nous

donnent une fausse impression de vie quand il n'y a que stagnation, perte et vide. Les décadences anciennes, les vices immémoriaux sont des fêlures en comparaison de cette nouvelle fracture totale de l'existence.

QUESTION CRUELLE QUE l'on évite : que vaut la naissance ou le rire d'un enfant devant sa souffrance ou sa mort ?

CIORAN ÉCRIT QUELQUE part qu'après avoir échangé des propos insignifiants avec quelqu'un, il se dit toujours : « Pourquoi ne se suicide-t-il pas ? » C'est la question que Camus pose directement dès la première ligne du *Mythe de Sisyphe* : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. » Interrogation moins violente si on la retourne : la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Cette question ne paraît sombre que parce que peu de gens se la posent vraiment. Ils préfèrent rester en dehors de tout questionnement sérieux face au sens de l'existence humaine. Leurs objectifs, leurs motivations, leurs rêves et leurs espoirs demeurent souvent dans l'enclos sécurisant du prêt-à-penser, des modes, des influences familiales et sociales. Cela leur permet de

rester sereins et de ne pas devenir fous. Car il faut bien l'avouer, vivre est bien difficile sans illusions rassurantes, croyances consolatrices et apaisants opiums.

Aborder la question franchement, honnêtement, un peu comme le personnage de *L'Attente* (De Courberon, 2008) qui, dans son lit une nuit, n'a pas le choix de se questionner sur le sens, revient à observer pour la première fois et voir. Il y a certes des choses horribles, des vérités qui troublent, des réalités qui font mal ou peur, mais c'est un regard vrai qui transforme à jamais. Et pas toujours vers le plus sombre, au contraire. On pense à des écrivains comme Christian Bobin, Pascal Quignard ou Eugène Drewermann. Il suffit de les lire pour sentir qu'ils sont allés voir du côté vrai de la vie, même dans les recoins les plus obscurs. Ils en sont devenus plus forts et leurs écrits, s'ils sont intenses, ne sont ni sombres ni tristes.

LA MORT ME fascine dans la vie de tous les jours, ce qui transparait inévitablement dans mon écriture. Comment en serait-il autrement devant une certitude aussi mystérieuse ? J'ai longuement abordé la question de la mort dans *Les mémoires de Merlin* (De Courberon, 2001). Merlin, que l'on croit invulnérable et qui se croit invincible

lui-même, est terrassé par la mort de son père adoptif Blaise, ce qui le mène à réfléchir sur la mort et son pendant, la vie. Dans *Un réveil agité d'histoires* (De Courberon, 2003), la mort occupe aussi une place importante, en particulier dans un passage où l'on suit les réflexions d'un homme qui assiste à son propre enterrement. Dans *L'Attente* (De Courberon, 2008), on la sent qui rôde un peu partout.

Si Éros a une main mise sur mes actions, Thanatos en a une plus forte encore sur mes pensées. Je l'avoue : le fils de Nyx (la Nuit) me fascine. Mais comme pour beaucoup d'autres réalités, il vaut mieux parfois faire semblant, se mentir, à soi-même d'abord, puis aux autres. Je pense que nous sommes tous fondamentalement des fabulateurs. Comment vivre sans se leurrer sur certaines réalités du monde, sur la tristesse d'une mère qui perd son enfant, sur la maladie qui terrasse et ravage, sur les exploiteurs sans pitié et leurs victimes ? Sur la mort ! C'est ce que veut dire la première phrase du *Merlin* : « J'arrive à peine du mausolée d'Artus et mes yeux ne sont pas encore taris ». C'est cela pour moi la réalité de la mort : perdre ceux qu'on aime sans pouvoir rien y faire, absolument rien. Et l'idée de notre propre mort... Terrifiant, à moins d'être complètement fatigué de vivre, ce qui arrive, et que je peux comprendre. Je dis bien « l'idée de notre propre mort » et non pas « notre propre mort ». J'ai la cocasse conviction

qu'être mort n'est pas quelque chose de terrible. En réalité, je crois que ce n'est rien du tout. Être mort doit être extrêmement facile, non ? Mais mourir doit être difficile. J'ai vu récemment ma mère mourir suite à une longue et pénible maladie. J'ai eu l'occasion de pouvoir parler avec elle très souvent dans les derniers mois précédant sa mort. Ce qui revenait le plus souvent dans nos échanges, c'était sa peur de mourir. Ma mère n'étant pas une philosophe dans l'âme, je crois que cette peur était directe, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de grandes et vaines analyses autour de sa fin qui approchait : elle ne voulait pas mourir, un point c'est tout. Et je la comprenais parfaitement, car même enrobée dans toutes les philosophies du monde, même emmaillotée dans toutes les croyances religieuses, la mort demeure inconcevable et totalement inconnue. Comme si on vous bandait les yeux et qu'on vous disait de faire un pas en avant, mais que vous savez qu'on vous a mené sur le bord d'une falaise. Vous allez tomber, vous le savez et c'est inévitable. Personne ne vous pousse, mais vous allez tomber quoi que vous fassiez...

Mais en réalité, je pense moins souvent à la mort qu'à la décrépitude, la souffrance et la maladie. Je ne m'habitue pas aux petits bobos de la quarantaine, alors je crains ce que ce sera au grand âge, si jamais je m'y rends. Je relis souvent les livres de Christiane Singer qui a abordé le su-

jet de la vieillesse avec sensibilité et lucidité. Je tente tant bien que mal de m'imprégner de sa sagesse, de son acceptation de toutes les époques de la vie avec leurs avantages et leurs inconvénients. Je n'ai malheureusement pas son discernement et son ouverture est encore un mystère que je cherche à percer. Elle est décédée il y a quelques années en laissant un dernier livre qui relate son combat contre le cancer et ses derniers moments de vivante : *Derniers fragments d'un long voyage* (Albin Michel, 2007). C'est un livre terrible, touchant et effrayant à la fois. On la voit osciller entre la sérénité et le désespoir, entre l'acceptation et le refus, entre le répit provisoire et l'insupportable souffrance. Avoir eu le courage d'écrire ce livre alors qu'elle était sur son lit de mort est une preuve irréfutable de sa vocation d'écrivaine et de la force de son humanité.

JE NE CROIS pas qu'il fut un temps humain plus solitaire que le nôtre. Les pixels ont remplacé la parole échangée et nous condamnent à un isolement dissimulé sous une pseudo communication virtuelle. On comprend le désenchantement contemporain, fardé de bavardages continuels. Faux échanges faits de faux : cacophoniques, vulgaires, bruyants, ternes, incultes et épuisants au lieu de vivants, érotiques,

mélodiques, gourmands, curieux et passionnés. On s'ennuie de la sincérité d'une voix et de la douceur d'une caresse.

FAIBLESSE D'ÉCRIVAIN : NE plus pouvoir lire un bon livre sans souhaiter l'avoir écrit soi-même. De même, se sentir coupable de lire au lieu d'écrire. Quant aux mauvais livres, qui sont légion, ils nous laissent indifférents, car nous planons bien au-dessus d'eux.

COMME ÉDITEUR, J'AI eu la chance de rencontrer des gens qui avaient la passion de l'écriture, ceux que j'appelle des écrivains, ceux qui ne peuvent s'empêcher d'écrire, ceux qui lisent tout le temps, qui griffonnent sur une serviette de table au restaurant quelques mots qui leur viennent. Pour ceux-là, écrire est aussi essentiel que de boire et manger. J'ai aussi connu des écrivains qui créent dans la discipline, avec un horaire fixe, et qui s'imposent un nombre de mots quotidiens. Des bourreaux de l'écriture... Lecteurs inlassables eux aussi. Et cela fonctionne souvent. Puis il y a ceux qui écrivent parce que tout le monde sait écrire, ceux qui n'ont jamais rien lu et qui pensent pouvoir écrire, ceux enfin

qui écrivent pour être connus ou faire de l'argent. Je dis : si vous voulez faire de l'argent, devenez courtier en valeurs mobilières et si vous rêvez d'être célèbre, commettez un crime crapuleux. Mais ne vous faites pas écrivain.

IMAGE SAVOUREUSE : LE fils de Léon Tolstoï raconte que lorsque des invités ennuyeux se décidaient à s'en aller, son père, main droite au-dessus de la tête, sautait et dansait autour de la table suivi par les précepteurs, les gouvernantes et les enfants.

UN LECTEUR M'ÉCRIT pour me dire qu'il a beaucoup aimé *L'Attente* (De Courberon, 2008), malgré toute la tristesse qu'il y a trouvée. Chacun reçoit une lecture à sa manière et je ne conteste pas son émotion. Je ne peux nier non plus que certains passages évoquent une expectative vaine qui peut résonner avec mélancolie et que quelques autres ont sans doute une tournure propice à l'éclosion d'un souvenir enfoui chargé d'émotion, particulièrement quand j'aborde l'enfance de mon personnage principal. Mais ce qu'on a trouvé dans ces scènes n'est pas nécessairement ce que moi j'y ai mis. Ainsi, je ne considère pas que mon livre

est triste et j'étais plutôt léger quand je l'ai écrit. Si c'est un piège de chercher le reflet direct d'un auteur dans ses livres, c'en est un autre de penser que tout ce qu'on saisit en lisant s'y trouve vraiment. J'ai appris au fil de mes années de lecture et d'écriture qu'un lecteur apporte beaucoup de lui-même quand il s'agit de comprendre ou de ressentir une œuvre.

NOUS N'ÉTIENS PAS et nous ne serons plus. Le zen compare cette réalité à une chandelle qui n'était pas allumée, qu'on allume et qui s'éteint. C'est une image forte. La question est de savoir d'où est arrivée la flamme et, surtout, où elle est partie. Il n'y a pas de réponse, c'est un *Koan*, une énigme sans réponse. Entre les deux, quoi ? La souffrance, la maladie, le désir inassouvi... Mais, heureusement, il y a aussi la paix intérieure, le plaisir, l'amitié, l'amour, le sexe...

MARGUERITE YOURCENAR ÉCRIT : « Quand je vois combien peu de gens lisent *L'Illiade* d'Homère, je prends plus gaiement mon parti d'être peu lu. » De même, je dis : quand je vois tout ce que doit faire un écrivain pour être populaire ou le demeurer (passages à la radio, à la télé, lectures

publiques, colloques, relations médiatiques en tous genres), je prends plus aisément mon parti d'être peu lu.

DIMANCHE SOIR, 22H30, ville de Québec au mois de janvier, – 20 °C, j'aperçois un cycliste, bandeau lumineux sur la tête, tirant attachée par une corde, une traîne en plastique jaune qui frotte bruyamment sur l'asphalte quand il va de bac en bac de recyclage pour y cueillir des canettes consignées à cinq sous. Sa traîne en est pleine. Et on entend dire que les bénéficiaires de l'aide sociale sont des paresseux.

ON NE S'HABITUE pas d'entendre des gens doux et gentils au quotidien tenir parfois des propos racistes, homophobes ou sexistes d'une violence inouïe. On sait pourtant qu'il ne s'agit que d'ignorance, mais cela ne suffit pas à leur absolution inconditionnelle.

« C'EST LE COMMENCEMENT qui est le pire, puis le milieu puis la fin; à la fin, c'est la fin qui est le pire. » Je lis ceci dans Samuel Beckett et

j'éclate de rire. Ni jaune, ni nerveux, un grand rire dionysiaque, comme dirait Nietzsche.

CETTE FEMME QUI parle toute seule sur la rue Saint-Jean. Sur le coup, elle m'effraie. Puis, je me dis qu'elle s'adresse peut-être à quelqu'un que *je* suis incapable de voir.

J'ENTRE PARFOIS DANS une colère noire que le tort qui en est la cause ne justifie pas. C'est que ce raz-de-marée s'est enflé par petites vagues que j'ai avalées silencieusement par peur justement de passer pour soupe au lait. On s'étonne, mais on aurait plutôt dû être surpris que je n'aie rien dit toutes les fois précédentes où on me piquait.

ON VIENT DE quitter l'enfance. Tout autour, on entend le mot « adolescence », mais cela ne dit rien, ne nous dit rien. On ne sait pas quand la vie s'est transformée, quand les jeux sont devenus mornes, quand le corps a commencé à se métamorphoser, quand toutes ces questions ont surgi, sans réponses et remplies d'angoisse. On a peur. Souvent. On est en colère. Tout le temps. Il y a les

amis, mais eux aussi, on ne les reconnaît pas toujours. On erre beaucoup, au sens propre et figuré. Ce qu'il y a devant ne nous intéresse guère, un chemin tracé d'avance et parcouru sans rechigner par les aînés. Et il n'y a rien d'autre. Et le seul possible nous dégoûte. Du coup, on est terrifié de constater qu'il n'y aura pas d'échappatoire et qu'il faudra bien, tôt ou tard, se résigner. Ou tout arrêter.

J'AI CESSÉ DE me questionner sur l'existence de Dieu il y a bien longtemps. Pas de réponse. J'ai pourtant lu intégralement la *Bible*, le *Coran*, la *Bhagavad-Gita* et maints autres textes religieux dont l'importance n'est pas à prouver. Je n'y ai rien trouvé d'autre que ce qui s'y trouve déjà. Et puis, que me servirait-il de le savoir ? Serais-je plus heureux d'apprendre officiellement qu'il n'y a pas de Dieu ? Est-ce que l'absence de Dieu payerait les comptes, permettrait d'échapper aux désirs et aux peurs ou empêcherait le vieillissement, la maladie, la mort ? C'est, il me semble, escompter beaucoup du néant. Et s'il existait, si j'avais la preuve qu'une force supérieure est à la source de tout ça ? C'est ce qu'on prêche dans à peu près tous les pays du monde depuis toujours, mais l'histoire des religions — c'est-à-dire de l'humanité en général — prouve au contraire

que l'inquiétude et la peur croissent souvent avec l'usage et que la parole divine n'éteint pas la soif de sang. Je préfère donc ne pas savoir et vivre sans la certitude du charbonnier ou la croyance de l'athée (car *ne pas croire* est aussi une manière de *croire*, mais à la négative). Ce que je crois, et je le fais avec Nietzsche, c'est que « les convictions sont des prisons ». Que Dieu existe ou non, la question du sens de l'existence demeure, avec sa beauté et sa laideur. Cela dit, il m'arrive parfois d'envier ceux qui ont la force ou la faiblesse de croire en une existence supérieure ou de la nier totalement. Cela m'arrangerait, comme cela les arrange sans doute, consciemment ou non. C'est le pari mercantile de Pascal, mais à ce que l'on en sait, rien ne prouve à ce jour qu'il l'ait gagné ou perdu. Pour l'instant, je ne parie pas et je m'entête à tenter de vivre en libre penseur dans le risque d'un agnosticisme angoissant plutôt que de me poser en croyant dans le risque d'un mensonge sécurisant.

JE NE ME souviens plus qui écrivait : « Quand vous lisez un journal, regardez vos mains, elles sont comme votre esprit. » La technologie n'a rien changé à cela : quand vous lisez un journal sur votre tablette, regardez la vitre de l'écran, elle est comme votre esprit.

QUAND UN NOUVEL auteur me demande conseil, je lui pose toujours les deux mêmes questions : que lisez-vous ? Pourquoi voulez-vous écrire ? On serait étonné du nombre de fois où on m'a répondu qu'on n'avait pas le temps de lire ou qu'on ne lisait pas pour ne pas être influencé ! Je reconnais les manuscrits de ces écrivains qui ne lisent pas en quelques pages, voire quelques lignes. Quant à la seconde question, j'aime bien qu'on me dise qu'on écrit depuis toujours et qu'on a maintenant envie d'être lu ou qu'on me réponde qu'on pense avoir quelque chose à dire et le talent pour bien le dire. Mais si on me parle d'argent, de succès ou de célébrité, je me fais un devoir de rappeler qu'un *bestseller*, au Québec, s'obtient en quelques milliers d'exemplaires et que si l'on compte une moyenne de trois dollars par livre vendu pour l'auteur, cela ne fait pas bien cher de l'heure.

UNE DES PLUS célèbres anecdotes littéraires revient à Romain Gary qui parvint à obtenir deux fois le prix Goncourt qu'on ne peut habituellement gagner qu'une fois : sous son nom véritable en 1956 pour *Les racines du ciel* et sous le pseudonyme d'Émile Ajar en 1975 pour *La vie devant soi*. Ce que l'on sait moins, c'est que ce talent pour la supercherie lui est peut-être venu

de sa mère, Mina Owczyńska. Dans *La promesse de l'aube*, Gary raconte qu'il recevait régulièrement des lettres de sa mère alors qu'il était au front. Ce n'est qu'en 1945, de retour chez lui, qu'il découvre une vérité troublante et touchante à la fois : « Ma mère était morte trois ans et demi auparavant, quelques mois après mon départ pour l'Angleterre. Mais elle savait bien que je ne pouvais pas tenir debout sans me sentir soutenu par elle et elle avait pris ses précautions. Au cours des derniers jours qui avaient précédé sa mort, elle avait écrit près de deux cent cinquante lettres, qu'elle avait fait parvenir à son amie en Suisse. Je ne devais pas savoir – les lettres devaient m'être expédiées régulièrement [...]. Je continuai donc à recevoir de ma mère la force et le courage qu'il me fallait pour persévérer, alors qu'elle était morte depuis plus de trois ans. »

JE N'ENVIE PAS les célébrités, vedettes de cinéma, hommes d'affaires richissimes, artistes populaires, sportifs de haut niveau, car je sais les chemins qui mènent en ces lieux.

L'AMOUR ET LA haine peuvent faire entrer dans une part sombre de l'existence, car ces sentiments

ont en commun de faire croire à tort que les autres ont un pouvoir réel sur son bonheur ou son malheur.

LA VIE EST une comédie qui finit souvent en drame. La mort est une tragédie qui commence souvent en chimiothérapie.

ON MARCHE AU bord de la rivière, on flâne, on réfléchit, on lit, on tergiverse, on parle entre amis jusqu'aux petites heures, on chante à s'époumoner, on rit, on pleure, on fume, on savoure le vin, on aime, on fait l'amour, on jouit, et, surtout, on écrit. Et il s'en trouve toujours un pour sous-entendre qu'on ne fait rien.

LE TERME *INCIPIIT* désigne les premiers mots d'un texte. Dans le roman, l'usage veut que l'incipit soit étendu à la première phrase, voire au premier paragraphe. Mon incipit préféré est celui de Marcel Proust dans *Du côté de chez Swann* : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. » L'évocation est forte, car on voudra savoir pourquoi. En outre, il est sous-entendu que ce n'est

plus le cas, et là aussi cela intrigue le lecteur. Dans un tout autre ordre littéraire, je ne peux m'empêcher d'adorer celui-ci, que je relis souvent avant de dévorer la longue suite : « Dans un trou vivait un hobbit. » Qu'est-ce qu'un hobbit ? Tolkien l'expliquera dans son roman *Le Hobbit*, mais ce n'est qu'en lisant la superbe trilogie du *Seigneur des anneaux* jusqu'à la toute fin que l'on découvre ce qu'est vraiment ce petit être fragile et puissant. Enfin, je m'en voudrais de ne pas parler de l'incipit de *La métamorphose* de Kafka, potentielle prise de conscience pour qui fait le chapeau : « Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa s'éveilla transformé dans son lit en véritable vermine. »

LA DROITE ET la gauche, expressions les plus galvaudées de notre temps. Jamais n'aura-t-on aussi fréquemment utilisé des notions chargées émotivement dans le discours politique populaire. Mais qui parmi ceux qui se disent tenants de l'un ou l'autre savent vraiment, au-delà d'une idée vague et souvent fausse, ce que signifient droite et gauche ? Qui sait seulement que l'usage vient de la Révolution française, quand les nouveaux députés de l'Assemblée de 1791 devaient s'asseoir à gauche du roi s'ils étaient pour limiter ses pouvoirs et à sa droite s'ils étaient pour qu'ils

les conservent ? Qui connaît les horreurs que la droite a historiquement commises ? Qui est au fait des atrocités dont est responsable la gauche par le passé ? Qui, plus simplement, pourrait expliquer en plus de quelques mots pourquoi il vote pour tel parti de droite ou de gauche ? Bien peu, et cela en dit beaucoup sur la démocratie.

COMMENT ATTEINDRE LE dionysiaque style de vie nietzschéen quand tout autour pousse à l'inverse, à l'apollinienne croyance dans l'ordre, l'équilibre, la sécurité, le prêt-à-penser ? C'est justement en se nourrissant de l'accommodement quotidien de presque tous à presque tout, à l'inacceptable, la soumission, l'arrangement, la hiérarchisation, l'ordonnance, la programmation, la mise en place et en ordre. Danser et chanter dans la forêt en feu, voilà de quoi occuper nos jours et nos nuits.

ON PEUT CHOISIR, sans doute, de toujours voir le bon côté des événements, comme on peut, tombant du 40<sup>e</sup> étage d'un immeuble, se dire à chaque fenêtre qui passe : jusqu'ici, tout va bien. De nos jours, on dit que c'est être positif, que cela est bon pour la santé de l'esprit et que de

toute façon, il ne sert à rien de s'attarder à ce qui dérange, que cela use le corps et la tête. Ce n'est sans doute pas totalement faux, mais il y a du religieux dans cette supercherie, et faute d'avoir un être suprême à qui s'accrocher, voilà que l'on se tourne vers l'esprit pour garder espoir, comme si le fait de *penser droit* pouvait influencer sur le réel. De la pensée magique qui promet, comme une potion mystérieuse, qu'un soupçon d'introspection ajouté à une vision du bonheur et une base de croyance en ses forces intérieures donnera ce qu'on désire. C'est du mysticisme qui accorde une importance mensongère à celui qui pense. C'est l'air du temps de se donner soi-même une grande valeur. Quoi qu'on en dise, la pensée a peu d'impact sur la réalité qui suit son cours sans se soucier des prières, supplications ou doléances. On peut, bien entendu, se sentir mieux quand on parvient à se convaincre que tout va bien, mais le dilemme est de savoir s'il vaut mieux un mensonge rassurant qu'une vérité troublante.

LES PETITS-MAÎTRES sont parvenus à convaincre une majorité que le système actuel, même s'il est imparfait, est le meilleur système possible. Toute révolte, voire toute remise en question de l'ordre établi, passe ainsi aux yeux de la plupart comme un fantasme naïf, un caprice puéril ou pire,

comme une menaçante lubie qu'il faut réprimer par la force.

VOTER AUX ÉLECTIONS, c'est souvent légitimer l'injustice.

LES UNIVERSITÉS FORMENT de moins en moins d'esprits et de plus en plus d'ouvriers de haut niveau.

J'entends par esprits des individus capables de développer une pensée critique qui se développe autour d'une connaissance étendue en rapport aux questions morales et philosophiques que posent la place de l'être humain dans le monde, le pouvoir et la politique, la culture et les arts.

J'entends par ouvriers de haut niveau des spécialistes d'un seul domaine qui excellent certes dans l'application de leurs connaissances, mais qui n'ont pas les aptitudes pour saisir tout enjeu intellectuel qui n'est pas directement lié à leur pratique.

Ainsi, les universités qui furent jadis des temples de la réflexion, de l'étude et du savoir ne sont plus guère aujourd'hui que des écoles de métiers spécialisés et des incubateurs de gestionnaires imperméables à la connaissance générale.

Opposant l'argent au savoir et l'utilitaire à la pensée, elles se prosternent désormais devant les entreprises et les banques qui, on le sait, n'ont strictement rien à faire d'une connaissance qui ne mène pas à la plus-value. Dans cette ère de nouvelle foi économique, ce désastre passe presque inaperçu et c'est bien dommage, car on ne fait pas de dollars avec la philosophie, mais il arrive qu'on fasse des hommes dignes de ce nom.

QUAND UN ÉTAT est dirigé comme une entreprise ou que l'entreprise est indirectement au pouvoir par lobbying, toute démarche intellectuelle authentique, comme le mentionne à juste titre Noam Chomsky, est nécessairement subversive. Le règne des dollars entraîne inévitablement la persécution de la pensée.

JE SAIS TRÈS peu de choses sur la guerre. Je sais les morts, soldats, civils, femmes et enfants. Je sais la violence, les meurtres, le sang, le viol et les tripes qui jaillissent sous la main qui cherche à les retenir. Je sais les intérêts politiques, les bénéfices financiers, les puissants et les riches qui envoient à la boucherie les démunis et les pauvres. Je sais les orgueils, la gloriole, la parade, l'endoctrinement,

le prosélytisme, le radicalisme et les idées qui poussent à l'assassinat cautionné par l'État. Mais tout ça, je le sais à distance, à travers le filtre trompeur de l'image, cinéma, photographie et reportage confondus. Je ne sais pas la viscérale peur au ventre, l'atroce tristesse de la mort tenue dans les bras, la destruction de tout ce que je connais et que j'aime. C'est possiblement pourquoi je déteste la guerre : si j'en avais une connaissance physique et concrète, je serais sans doute, moi aussi, un soldat déchaîné et vengeur.

ON PEUT AFFIRMER que le capitalisme a triomphé quand les patrons de multinationales sont considérés par la masse comme des penseurs, des philanthropes et des bienfaiteurs de l'humanité.

QUI ENVOIE-T-ON à la guerre ? Au Vietnam, c'était entre 20 % et 30 % des élèves finissants des écoles secondaires fréquentées par des ouvriers contre 2 % de diplômés universitaires de premier cycle. Aujourd'hui, rien n'a changé, c'est encore le principe de la chair à canon qui s'applique. Pire, on encourage à s'enrôler des jeunes dont le parcours social et scolaire stagne en leur offrant de bons salaires, une position, un statut. Il

faudrait faire le compte : combien de doctorants ou de fils de millionnaires sont morts en Irak et en Afghanistan depuis 25 ans ? Une telle statistique nous en dirait beaucoup plus que toute la propagande guerrière dont on nous abreuve.

IL FAUT TOUJOURS tenter de savoir qui donne à manger aux journalistes. Cela permet de connaître ceux qui n'ont aucun avantage à voir diffuser sur la place publique des idées qui mettraient à jour leurs faiblesses et leurs vices.

EN FAISANT DE l'art un divertissement et un loisir, en le reléguant à un passe-temps banal ou, au contraire, à une activité élitiste, on lui retire son pouvoir politique, sa puissance subversive et sa liberté critique. L'artiste révolutionnaire a été remplacé par un entrepreneur avide, le poète engagé par un porte-parole de la bienséance et du respect civique, le peintre iconoclaste par un barbouilleur publicitaire, l'écrivain maudit par un pisseur de copie opportuniste et le chansonnier satirique par un boutiquier de chansonnettes. Mais c'est amusant, qu'ils disent, c'est beau, qu'ils déclarent, c'est divertissant, qu'ils affirment. Sans se rendre compte que ces nouveaux artistes, loin

de questionner les idées reçues, la morale en vogue et l'autorité en place, ne font que répondre aux goûts et défendre les intérêts des tenants du pouvoir.

EN 1909, E. M. FORSTER publie une nouvelle intitulée *The Machine Stops*, traduite en français sous le titre de *La machine s'arrête*. Dans ce texte prophétique, Forster décrit un monde où tous les individus, installés en solitaires dans des chambrettes souterraines, communiquent entre eux par des écrans qui les fascinent. En appuyant sur un bouton, le rectangle s'illumine et s'anime, des sons, des images et des projections virtuelles en jaillissent, créations de la machine qui donnent à l'utilisateur le seul contact avec une réalité qui dans les faits n'a rien à voir avec le réel. « La Machine nous nourrit, nous habille et nous loge; grâce à elle nous parlons les uns avec les autres, grâce à elle nous nous voyons les uns les autres, en elle se trouve notre être. La Machine est omnipotente, éternelle; bénie soit la Machine. » Nous y sommes.

LA CULTURE DE l'imprimé est mourante, remplacée par celle de l'image. Le gros plan en

couleurs a ses forces, mais il supprime instantanément toute réflexion, tout recul nécessaire à une bonne compréhension des faits. Il en résulte une émotivité instantanée qui, bien que fertile en réactions, n'a rien à voir avec une information digne de ce nom. C'est qu'il est plus facile de dire de demi-vérités, voire des mensonges, quand on expose quelques images plutôt qu'un texte complet. L'écriture nécessite une formulation qui peut aussi être trompeuse, mais elle ouvre nécessairement sur des interrogations intertextuelles que les images peuvent éviter. Ainsi, le gros plan sera souvent mélodramatique ou cliché, mais aisément absorbé par le destinataire, tandis que le texte digne de ce nom, espèce en voie de disparition, est de moins en moins apprécié — et compris — par un public habitué à saisir en quelques images ou phrases ce qu'il croit être le monde.

LES ULTRAS RICHES ont trouvé une nouvelle stratégie pour demeurer paisiblement dans leur indécente situation financière : ils sont parvenus à persuader la classe moyenne que critiquer les riches n'est pas bien, que c'est faire preuve soit de jalousie, soit d'un esprit communiste dangereux pour la stabilité de la société. Les larbins ont tant répété la chose que cette pathétique échappatoire est devenue vérité pour la plupart, quand

bien même le patron milliardaire ferait cent fois le salaire moyen de l'employé et que 90 % des richesses mondiales seraient dans les poches de 1 % des citoyens de ce monde.

IL N'EXISTE PAS de *self-made-men*, quand bien même une élite privilégiée voudrait faire croire le contraire. Toute personne qui a réussi selon les critères du système actuel est redevable de quelqu'un ou quelque chose. Pourtant, les médias offrent fréquemment des listes de gens richissimes prétendument « partis de rien ». Cette expression est fautive, car « partir de rien », ce serait avoir vécu sur une île déserte sans aucun des moyens que la société met à la disposition des gens qui la composent et sans aucun apport de collaborateurs du passé.

Ainsi, le plus grand inventeur a profité de tous les avancements scientifiques que d'autres ont permis avant lui. Comme l'écrivait Isaac Newton dans une lettre à Robert Hooke : « Si j'ai vu plus loin, c'est parce que je suis monté sur les épaules des géants. »<sup>17</sup> Aussi, le plus prodigieux créateur a façonné son œuvre à partir de matériaux artistiques légués par ses prédécesseurs,

---

17. Isaac Newton, *Lettre à Robert Hooke*, 5 février 1675, cité dans Alexandre Koyré, *Études Newtoniennes*, Paris, Gallimard, 1968.

célèbres ou inconnus. Proust, Picasso et Schubert, par exemple, n'ont pas créé à partir de rien, ayant respectivement subi les influences de Gérard de Nerval, de l'art africain et de Joseph Haydn. Aucun des trois n'eût été ce qu'il fut sans ces créateurs du passé, eux-mêmes influencés par d'autres. De même, l'entrepreneur milliardaire qui, dit-on, n'avait que quelques dollars en poche quand il a commencé ses affaires est redevable non seulement de tous ceux qui ont collaboré avec lui de son départ à son arrivée, mais aussi de tous les systèmes en place qui ont permis de faire connaître sa valeur et sa production quelle qu'elle soit, de protéger ses intérêts au fur et à mesure qu'ils croissaient et de soutenir son droit d'exploitant : système judiciaire, forces de l'ordre, banques, notaires, avocats, policiers, juges, etc. Il est particulièrement intéressant de constater que beaucoup de ces ressources qui ne lui doivent absolument rien, car créées par d'autres, sont d'ordre étatique. N'est-ce pas là le même État si souvent décrié par les biens nantis de ce monde qui le trouvent trop présent et contraignant ? Est-ce que ces prétendus self-made-men croient sincèrement que sans ce soutien il leur eut été possible de faire reconnaître leurs propriétés mobilières, immobilières ou intellectuelles et, surtout, de les conserver ? Ou s'agit-il simplement d'une autre mystification nécessaire à la préservation de l'inégalité sociale, quand bien même elle devient

indécente ? Quoi qu'il en soit, remettre à la société une partie des revenus qu'ils encaissent sous forme d'impôts n'est pas un don ou une faveur, mais un remboursement de dette en bonne et due forme.

COMME L'ÉCRIVAIT RENAUD Camus, il n'y a jamais de problème d'emploi. Le seul problème véritable, c'est l'argent.

L'EXPRESSION « TUER LE temps » est ridicule. Seuls des gens désabusés, usés, habitués à l'occupation continuelle peuvent y trouver un sens. En réalité, le temps nous est compté et je préfère de loin sculpter le mien tandis que j'en ai encore.

IL Y A longtemps que j'ai laissé tomber tous les dieux. Ils me l'ont bien rendu.

L'ART ENGAGÉ A mauvaise presse, même dans les endroits où on s'attendrait à ce qu'il soit favorisé aux dépens de l'art purement esthétique.

L'art a pourtant de multiples visages et si chercher la beauté en est un, la quête de vérité en est un autre qui devrait demeurer au centre de la préoccupation du créateur. Qu'une certaine forme d'art soit destinée à puiser le beau dans le monde pour nous aider à supporter *l'horrible fardeau du temps qui passe*, comme l'écrivait Baudelaire, cela se justifie aisément. Mais qu'on permette aussi aux artistes qui le désirent de montrer la laideur du monde, d'exposer l'injustice, d'écrire l'angoisse de vivre et de dénoncer les chiens à l'insatiable appétit. Évidemment, dans notre pays du moins, la liberté d'expression permet en théorie de le faire. En pratique, il semble que les médias favorisent souvent la promotion de l'art divertissement plutôt que celui qui dérange, jouant ainsi le jeu de ceux qui dictent les règles.

AVOIR DU TEMPS *vraiment* libre est de nos jours considéré comme douteux, voire vicieux. Quel horrible cheminement historique a pu conduire à un jugement aussi absurde ?

DANS SA SORDIDE et perpétuelle quête d'argent, de performance et de résultats, la société a engendré des créatures qui ne pensent plus en

humains, c'est-à-dire en termes d'amour, d'amitié, de partage, de plaisir, de jouissance et de bonheur. À la place, surgissent des êtres angoissés par l'avenir, torturés par leurs comptes de banque, affolés par le jugement des autres, pétrifiés par l'idée de la mort, obnubilés par le travail, obsédés par les impôts, subjugués par les milliardaires et les vedettes qu'ils espèrent un jour pouvoir toucher du bout des doigts, quand ils sont dans leur salon meublé à crédit. Cette mutation les rend ainsi incapables d'abolir les inégalités grandissantes, voire même d'avoir une idée claire du fossé toujours plus profond qui existe d'une part entre les vrais pauvres et eux-mêmes, mais d'autre part entre eux-mêmes et les vrais riches. Maintenus à bout de souffle par l'avarice et l'ambition sans limites de ceux qui règnent sur le monde, ils n'ont d'autre choix, pour oublier leur fardeau de comptables à temps plein, que de s'essouffler plus encore dans des divertissements et des loisirs qui enrichissent toujours plus ceux-là mêmes qui sont à la source de leur épuisante métamorphose.

LE REGARD QUE nous portons quelquefois sur les événements tragiques du passé est approximatif, influencé par un savoir populaire qui, en se simplifiant pour être mieux compris, se charge de demi-vérités.

IL FAUT PARFOIS savoir dompter la bête en soi. Sans quoi la haine, la colère, les bûchers et les génocides qui l'accompagnent.

QUAND BIEN MÊME tous les livres disparaîtraient, toutes les toiles, toutes les œuvres, il restera toujours chez l'être humain cette énergie qui pousse à créer, à chercher à saisir le monde, à le comprendre et l'interpréter librement avec les instruments des Muses.

J'AI ÉCRIT DANS *L'Attente* (De Courberon, 2008) : « Depuis toujours, il est comme un jeune homme attablé dans un café, portant à chaque minute son regard sur la porte d'entrée en espérant la voir arriver. Mais elle ne vient pas, rien ne se passe. Rien. Depuis toujours, il attend quelque chose. Il ne sait pas quoi. » Évidemment, il n'était pas question de passivité, mais bien d'expectative. Je parlais bien entendu du personnage principal, mais il s'agissait aussi un peu de moi. Avec l'âge, je n'attends plus ou presque. Est-ce parce que j'ai fini par comprendre qu'il n'y a rien à attendre ? Je n'en suis pas sûr, mais ce que je sais, c'est que le désespoir peut être bienfaisant et qu'il m'arrive très souvent d'être un joyeux désespéré.

TOUTE MA VIE, presque chaque jour, j'ai été comme un enfant qui apprend que le Père Noël n'existe pas. Même tristesse, même désillusion et même vide en réalisant que chaque croyance que l'on tient habituellement pour vraie, bonne et rassurante n'est qu'une fable pour âme inquiète.

RELIGIONS DE DIEUX, de vedettes, de médecins, de sportifs, d'artistes, de politiciens... À bien y penser, je suis un athée accompli.

PENDANT UNE PÉRIODE de ma vie où je m'entraînais à la course à pied, j'avais l'habitude, quand l'exercice était pénible — matin de février glacial ou après-midi de novembre venteux et pluvieux — de me transporter dans l'imaginaire d'un autre lieu, d'une autre vie. Ainsi, ce n'était plus moi qui courais pour la forme, mais un messager qui devait livrer un message de la plus haute importance à la ville de Marathon ou un espion qui avait l'ennemi aux trousses. Cette pensée pourtant fausse (et ridicule !) me donnait un second souffle puisé dans une volonté inaltérable. Il en est ainsi chaque jour de notre vie, où l'imagination joue pour beaucoup sur notre perception du monde, en bien ou en mal. Rien que

de le savoir est déjà une arme puissante contre les idées qui nous affaiblissent et nous abaissent.

TOUT CE QUI est *inutile* m'attire et me fascine. J'adore joindre le futile à l'agréable. Au fond, je m'intéresse sans doute à ce que tous trouvent inutile parce que je considère comme vain ce que tous jugent essentiel.

LA JALOUSIE QUI monte en lisant ce qu'on aurait aimé écrire soi-même est adoucie par l'idée que ce qu'on écrit soi-même ne peut être réécrit sans citer ou plagier.

LES ÉCRIVAINES ONT presque toujours eu à mener un double rôle de femme et d'écrivain. Simone de Beauvoir était ménagère de jour et, la nuit venue, succombait à son daïmon créateur. Pour ne pas être méprisée comme écrivaine, ce qui était la mode du temps, Amantine Aurore Lucile Dupin créa sous le pseudonyme de George Sand. Anaïs Nin écrit toujours dans l'ombre de ses amants : Antonin Artaud, Henry Miller, Gore Vidal, Lawrence Durrell...

LA SANTÉ, AU fond, n'est que le mutisme du corps, que le silence des organes et des viscères.

JE ME TIENS là, mais j'ignore pourquoi. Je ne l'ai jamais su. D'aussi loin que je me souviens, je me suis toujours tenu tout juste à côté d'un endroit où je ne désirais pas aller.

JE SENS ATOUR de moi des volontés qui voudraient me voir pâlir mes idées sous prétexte que je vieillis. C'est eux, en fait, que l'âge ramollit et qui aimeraient se sentir un peu moins mous si mes pensées et mes mots ne flageolaient pas leur peau devenue tendre à force de confort et d'indifférence.

ON A OUBLIÉ aujourd'hui que la répugnance commune pour le suicide tire son origine du christianisme. Pendant dix-huit siècles, la religion de Rome a condamné les suicidés et les suicidaires. Ainsi, il est devenu difficile, voire impossible, d'imaginer la mort volontaire autrement qu'à travers les verres culpabilisants du jugement de l'Église. Les nobles suicides de l'Antiquité ont

été oubliés. L'idée contemporaine du suicide est entachée de façon permanente par la honte et l'horreur que le Moyen Âge et la Renaissance lui ont greffées.

QUAND ON ME dit : « tu n'as pas peur de manquer d'argent pour tes vieux jours ? », j'entends : « quelle richesse que tout ce temps que tu possèdes ! »

LAVEUSE, SÈCHEUSE ET lave-vaisselle sont des inventions de génies paresseux. Tandis qu'on lit, qu'on médite ou qu'on roupille, les vaillantes machines « travaillent » et la culpabilité de n'être pas productif s'assoupit doucement sous leur ronronnement.

C'EST RÉGIS DEBRAY qui a raison à propos du nationalisme. Il en existe deux : l'un est rétrograde, fondé sur la race ou l'hérédité. C'est le nationalisme des nazis, des Hutus, des tueurs, des barbares et des haineux. L'autre est progressiste, basé sur l'adhésion volontaire à un projet commun. C'est le nationalisme des Suisses, des

Norvégiens, des penseurs, des esprits libres et des visionnaires. Le Québec se doit d'être un représentant irréprochable de ce nationalisme-là.

IL Y A deux siècles, les femmes se mariaient à un âge que l'on jugerait aujourd'hui scandaleux. Montherlant précise que la duchesse de Mortemart s'est mariée à treize ans, Mademoiselle d'Aubigné à quatorze, Mesdemoiselles de Nantes et de Montyon, ainsi que la princesse de Savoie à douze. Leurs maris ont entre quarante-cinq et soixante-trois ans. C'est ce qui fera écrire à Saint-Simon que « vingt et un ans, ce n'est plus la première jeunesse. »

IL Y A un monde entre le petit mensonge personnel, intime ou familial d'un quidam et le mensonge institutionnalisé, organisé et public d'un politicien ou d'un homme d'affaires.

SOUVENIR SUBLIME DE ma mère sur son lit de mort, incapable de bouger ou de parler, qui trouve la force de lever les yeux, contrariée, quand le prêtre lui donne l'extrême onction.

COMBIEN DE LIVRES d'un auteur populaire sont des œuvres intimes et personnelles ? Et combien des produits de librairie commandés par l'éditeur ou son banquier ?

LE PRIX DE la « réussite », au sens où notre société entend généralement ce mot, est parfois très élevé. Tel qui a du succès selon le jugement de l'heure l'a payé très cher en courbettes, en ennui, en mesquineries, en devoirs et en punitions. Tel autre, que l'on juge raté à la mesure de la vogue, a vécu sans jamais rien déboursier qui ne fut voulu et choisi par lui, en accord avec ses valeurs profondes et en harmonie avec son âme.

JE NE CESSE de m'étonner de ce qu'on adule une chanteuse, qu'on idolâtre un acteur, qu'on déifie un homme d'affaires, qu'on vénère un sportif ou qu'on voue un culte à un écrivain. Ces glorifications me suggèrent que la plupart des êtres ont besoin de se prosterner pour être heureux. Je comprends que l'on apprécie le talent musical exceptionnel, la forme physique phénoménale, les aptitudes artistiques ou commerciales hors du commun, mais je n'oublie jamais qu'il n'y a là à la fin qu'un être humain. On ne me

verra jamais patienter des heures pour serrer la main de quelqu'un ni hurler de bonheur devant une prestation, quelle qu'elle soit.

Ces filles que l'on voit perdre connaissance devant leur vedette qui passe devant elles sont ridicules. Ces gens que l'on voit faire de longue file pendant des heures, voire des jours, pour avoir un billet de spectacle sont grotesques. On a envie de leur dire : ce n'est qu'un homme, ce ne sont que des lumières, un rideau, une scène et beaucoup de travail et de talent.

J'ai mes artistes préférés, la plupart écrivains, mais au contraire de ces idolâtres qui donneraient tout pour approcher ou parler à leur vedette, je me dis souvent qu'il est préférable, pour ne pas briser l'admiration que j'ai pour leurs créations, de m'en tenir à celles-ci. Il serait en effet dommage de perdre l'exaltation pour une œuvre en faisant connaissance avec un auteur qui n'en est pas à la hauteur.

QUEL QUE SOIT le crime commis, quelle que soit l'horreur qui en découle, il y a dans les condamnations juridiques médiatisées une part de vengeance, de vendetta et de règlement de compte, au plus près de la haine, du lynchage public et de l'écartèlement sur la grande place, qui m'empêche d'acquiescer inconditionnellement

au système pénal. Je déteste cette image de citoyens enragés qui tournent leur pouce vers le bas pour qu'on lâche les lions affamés.

CES ANARCHISTES QUI n'ont jamais lu un livre. Contre quoi se battent-ils ? Les démons de leur ignorance, sans doute.

ILS TOMBENT PAR hasard sur de la poésie et ils réagissent comme s'ils venaient de marcher dans la merde.

JE ME RÉPÈTE souvent : veille surtout à ne pas quitter le monde dans un état pire que celui où tu y es entré.

JE CONNAIS DES écrivains qui n'entreprennent qu'une seule œuvre à la fois et qui ne s'arrêtent que lorsqu'elle est achevée. Pour ma part, j'ai toujours plusieurs livres en marche. La plupart, je le sais bien, ne seront jamais terminés ni même retouchés. Et si quelques-uns sont achevés, je ne

les juge pas dignes, du moins pas sous leur forme actuelle, d'être publiés. Mais certains hibernent sur mon disque dur ou dans des cahiers, en attente d'un printemps qui viendra tôt ou tard.

Il y a une relecture de la vie tardive de Jésus que j'ai écrite au « tu ». C'est un livre qui n'est pas terminé, mais que j'aimerais bien conclure et voir édité à moyen terme. Ce n'est pas un récit religieux, malgré la trame principale qui le laisse croire. C'est une histoire lyrique, dans le ton de *L'Attente* (De Courberon, 2008), constituée de courts passages aux tournures douces et fragiles :

De tout temps, c'est le malheur des mères de vouloir prendre le supplice de leurs enfants à leur place.

Et de le faire, la plupart du temps, sans pour autant enlever celui de leurs enfants.

Une fonction maternelle vaine, qui enfle le malheur, le dédouble, sans jamais parvenir à la satisfaction qui l'a vue naître.

Deux qui souffrent plutôt qu'un. Deux qui ont d'abord été un. Mystère d'une unité duelle que les pères envient dans le silence de leur masculinité, mais qu'ils ne comprennent pas, ni ne peuvent ni ne veulent.

Il y a l'histoire de cet homme qui se suicide dans sa maison de retraite dont j'ai écrit la première partie presque d'un jet, celle où on suit l'aîné en question dans son raisonnement jusqu'au drame.

Puis ma mère gravement malade est décédée. Sa mort a coupé mon inspiration d'un coup sec. Le sujet ne m'intéressait plus. Je m'installais devant mon clavier et rien ne venait. J'étais vide. Dans ce temps-là, rien ne sert de forcer, il faut oublier le manuscrit et espérer que l'envie de le reprendre reviendra un jour. Récemment, j'ai recommencé à fréquenter ce texte, les idées reviennent, le goût de raconter la suite m'est revenu.

J'ai rencontré Céline au casse-croûte de l'université où elle travaillait à plein temps. En fait, ça m'a pris du temps avant de la remarquer et c'est un ami qui m'a signalé que la petite serveuse me faisait toujours de beaux sourires. Sans lui, comment il s'appelait déjà, j'ai oublié, Céline et moi n'aurions jamais été un couple et Juliana, Étienne et Christian ne seraient jamais venus au monde. C'est ce gars dont j'ai oublié le nom qui est notre hasard poétique.

N'empêche que j'ai beaucoup aimé Céline Marceau. Pour plusieurs, le « beaucoup » ici vient annuler le verbe « aimer », mais ils ont tort. Pour moi, le verbe aimer s'est toujours conjugué avec des adverbes. Employé seul, il me donne l'impression de mentir. D'ailleurs, j'ai toujours entendu « je t'aime » comme une question : « m'aimes-tu ? », et c'est peut-être pour ça que j'ai toujours utilisé un adverbe quand il s'agissait d'exprimer mon amour. J'ai donc aimé beaucoup, aimé bien, aimé vraiment,

aimé trop, aimé assez, mais jamais aimé tout court. Céline, je l'ai beaucoup aimée.

Je suis aussi hanté par l'histoire d'un homme qui élève ses deux filles dans une immense maison où les toiles et les livres abondent. Cet îlot de paix bascule à la mort soudaine du père. Les filles se retrouvent seules et tentent de survivre avec le peu de moyens et d'expérience dont elles disposent. Le récit donne une personnalité à l'imposante collection de livres du père. La bibliothèque se trouve ainsi être un personnage qui joue un rôle important, d'un point de vue symbolique bien entendu :

Ce n'est pas qu'Isabelle ait été dure ou méchante avec lui de quelque façon depuis qu'il était employé par Camilien Eustache De la Tour, mais elle avait toujours conservé cette distance nécessaire entre un maître et un valet, comme sa mère le lui avait enseigné alors qu'elle était toute petite. Il suffit parfois d'un simple sourire ou d'un mouvement du cœur un peu vif, disait-elle, pour que certains êtres, qui de par leur situation prodiguent le plus grand des respects, se changent en chiens sauvages et mordent celui qui si longtemps leur a tendu sa main généreuse.

Enfin, je note tous les jours des pensées dans mes carnets. J'observe le monde et j'essaye de réfléchir sur le sens de tout ça. Cela donne

parfois de bons résultats. J'ai à tort ou à raison l'impression que ce genre de livre est pertinent et que beaucoup de gens, même s'ils sont parfois silencieux, ont envie de lire autre chose que de la fiction, des essais volumineux sur un sujet pointu ou des dissertations sur une question d'actualité. J'ai reçu de bons commentaires sur les *Propos importuns* parus en 2012.

*Les écrivains ne viennent pas tous du pôle Nord* est la plus récente mouture de ces carnets.

CET OUVRAGE, COMPOSÉ EN  
ADOBE GARAMOND PRO,  
A ÉTÉ FORMATÉ EN NUMÉRIQUE  
AU QUÉBEC,  
EN AVRIL  
DEUX MILLE SEIZE.

On marche au bord de la rivière,  
on flâne, on réfléchit, on lit, on  
tergiverse, on parle entre amis  
jusqu'aux petites heures, on  
chante à s'époumoner, on rit,  
on pleure, on fume, on savoure  
le vin, on aime, on fait l'amour,  
on jouit et, surtout, on écrit. Et  
il s'en trouve toujours un pour  
sous-entendre qu'on ne fait rien.



ISBN 978-2-922930-72-6

